

Titel...
P. a. Gall. 20. 1849 LE

CHEVALIER MUSCADIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. DUPEUTY ET ANICET-BOURGEOIS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA
MONTANSIER, LE 20 SEPTEMBRE 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DUVIGNEUL.	MM.	LEMÉNIL.
DALAYRAC.		VALAIRE.
BENOIT, maire de village.		KALEKAIRE.
MICHEL, jeune paysan.		AUGUSTIN.
COCLÈS.		FLORIDOR.
CROCHU, employé du télégraphe.		RÉMY.
UN GARDE.		FERDINAND.
LE CHEVALIER MUSCADIN	M ^{lles}	SCRIWANECK:
CARLINE.		PAULINE.
MADAME DUVIGNEUL.		J. PELLETIER.
CATHERINE, jeune paysanne.		AZIMONT.
DELPHINE.		FLEURY.

La scène se passe, au premier acte, à Paris, [vers la fin de l'an VI. Au second acte, dans un village frontière.

62-1216

ACTE I.

La loge de Carline à la Comédie Italienne.

SCÈNE I.

CARLINE, DALAYRAC, DELPHINE. * *Au lever du rideau, Carline est assise près de sa toilette. Dalayrac est près d'elle; Delphine est appuyée sur un des côtés de la toilette.*

CARLINE.

Mon cher Dalayrac, vous êtes un flatteur, mais voulez-vous que je vous le dise avec la franchise de Roxelane... (*Faisant une révérence.*) Vous m'ennuyez

DALAYRAC.

Le public n'en dira pas autant, méchante (*Il lui baise la main*), quand vous allez rentrer en scène pour finir les trois sultanes. **

CARLINE, *préoccupée et regardant toujours la porte du fond.*

Ou plutôt, tout à l'heure, pour commencer la seconde pièce les deux petits Savoyards, cette délicieuse partition dont nous vous sommes redevables, Dalayrac. (*A part.*) Il ne vient pas... (*Elle se regarde dans la glace et arrache un ruban.*)

DALAYRAC.

Oh ! pas de compliments... je dois pourtant convenir, modestie à part, que ma musique fait courir tout Paris.

DELPHINE, *à part.*

Quel amour-propre ça vous a, ces auteurs, elle serait jolie sa musique sans nous.

DALAYRAC.

Mais je n'aperçois pas Jules de Savigny, notre brillant chevalier Muscadin, lui toujours le premier ici. (*Avec intention et en souriant.*) Il aura peut-être été retenu, malgré lui, chez la belle Lodoïska, la femme de Duvigneul l'ex-fournisseur.

CARLINE, *avec dépit.*

Vous savez bien, Dalayrac, qu'il a rompu avec cette maison : encore une supposition pareille, et je vous préviens que je suis malade, que j'arrête pour un mois vos Petits-Savoyards.

DALAYRAC, *à part.*

Oh ! elle tient trop à son rôle.

CARLINE, *se levant.*

Je crains plutôt que M. de Savigny ne soit encore dans un de ces

* Dalayrac, Carline, Delphine.

** Dalayrac, Carline, Delphine.

dangereux conciliabules de Clichy : l'imprudence semble être le bonheur de sa vie.

DALAYRAC.

Dame !... il a à peine vingt ans.

CARLINE.

S'il n'était qu'étourdi... je lui pardonnerais de s'être mis à la tête de notre jeunesse dorée, d'en avoir adopté jusqu'au langage affecté, au costume excentrique qui l'a fait surnommer le chevalier Muscardin... Mais sous l'enveloppe d'un enfant, M. de Savigny cache un cœur d'homme, il est brave, résolu, aventureux, frondeur... je tremble à chaque instant qu'il ne soit dénoncé (*Delphine lui donne un objet de toilette*), arrêté... Nous ne sommes pas encore bien loin du 47 prairial... (*Secouant son doigt.*) Allons bon, je me suis piquée... c'est votre faute, aussi... me faire parler politique. J'avais bien raison de dire que vous n'étiez pas amusant... (*On entend fredonner en dehors.*) C'est lui !... ah !... mon cher compositeur... je conviens que j'ai été un peu méchante, tout à l'heure... donnez-moi la main... je vous pardonne.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SAVIGNY, son costume à la fois élégant et exagéré reproduit un type des incroyables du temps.

SAVIGNY, lorgnant.

Parfait... charmant, paole d'honneur, c'est un coup d'œil délicieux ma petite paole suquée... (*S'approchant de Carline.*) Divine Caline, serai-je assez fortuné pour être compté au nombre de vos adoateurs. *

CARLINE.

Vous croyez peut-être parler à la belle Lodoïska, Monsieur le chevalier.

SAVIGNY.

Lodoïska !... qu'eq'qu' c'est qu' ça ?... une polonaise ?... une prussienne ?... Ah ! j'y suis, la femme du fournisseur... (*Avec tendresse.*) Ingate !... douter de mes semens, quand loin de vous je déperissais.

AIR : *Vivre loin de ses amours.*

Ma petite paole d'honneur,
 Vous seez toujours aimée,
 De près, de loin, même aueur
 Ma petite paole pafumée...
 Vive loin de ses amours
 N'est-ce pas mourir tous les jours ? } *bis.*

* Dalayrac, Savigny, Carline, Delphine.

CARLINE.

Allons il faut bien vous croire.

SAVIGNY, *lui baisant la main.*

Adorable !...

DELPHINE, *à part.*

Est-il gentil !... est-il gentil !...

SAVIGNY, *lui prenant le menton.*

Bonjour, Delphine, bonjour petite... *

CARLINE, *devant sa glace.*

J'espère, au moins, que vous nous apportez des nouvelles.

DALAYRAC.

Comment gouvernons-nous la politique ?

CARLINE.

Oh ! les choses sérieuses avant tout, les modes, d'abord.

SAVIGNY.

Les modes : quant aux incroyables, aux meveilleux du jour, vous en voyez devant vous la gravure, dernier genre, suprême bon ton, ma petite paole panachée... (*Il fait une pirouette sur lui-même et retombe en attitude, la jambe droite croisée sur la gauche et la paume de sa petite canne sur les lèvres.*)

CARLINE, *le contrefaisant.*

On n'est pas plus admiablement idicule, ma petite paole suquée.

SAVIGNY.

Quant aux belles, cothurnes grecs, bracelets grecs, ceintures guecques, tuniques guecques... tout à la guecque.

CARLINE.

Rien de nouveau, alors, tout est renouvelé des Grecs.

SAVIGNY.

Du nouveau, au contraire, du *chamant* nouveau.TOUS, *se rapprochant.*

Quoi donc ?

SAVIGNY, *déclamant.*

On dit, et sans horreur, je puis *bien* le redire... que le général Bonaparte, notre jeune *héos*, *tavessant hadiment* la flotte anglaise, nous *aive* d'Égypte avec une constitution *supebe*... et des cache-mires *étoudissans de ichesse*.

AIR : *de Madame Favard.*

Laissant le soin de notre gloire
A Kléber, à tous nos guerriers,
Pour renverser le Directoire,
Il vient avec trois officiers ;
Combien de gracieux sourires

* Dalayrac, Carline, Savigny, Delphine.

Auont pour lui les dames de Pais...
 Il apporte des cachemires, }
 Et laisse là-bas les maïs. } *bis.*

CARLINE.

Des cachemires!... Vive le général Bonaparte!

DALAYRAC.

Silence, imprudente... vous risquez de faire fermer le théâtre, si quelqu'ami du Directoire vous entendait... Ce Duvigneul, par exemple, qui vient si souvent vous ennuyer ici... vous savez que c'est l'âme damnée de Barras.

SAVIGNY.

Il est avissant, ce cher Dalayrac, il croit que Baas a une âme. (*Dalayrac et Delphine remontent.*)

CARLINE.

Dans tous les cas, il a à son service des yeux et des oreilles. *

SAVIGNY.

Sans compter les siennes... or donc qu'il les ouvre bien grandes, qu'il mette ses lunettes les plus grossissantes. **

CARLINE.

Que voulez-vous dire?... encore une folie.

SAVIGNY.

Un nouveau complot de la conspiration du idicule... une simple affiche que j'ai été assez impetinent pour faire apposer sur tous les murs de Paris... Tenez, en voici un exemplaire non déposé au paquet du pocueur géneal... (*Il déploie une pancarte colorée.*)

TOUS.

Voyons! voyons!...

CARLINE.

Une lancette.

DELPHINE.

Une laitue.

DALAYRAC.

Un rat.

CARLINE.

C'est une charade.

SAVIGNY.

C'est un ébus dédié à messieurs les empanachés du Luxembourg, et à leur adresse pour la fin de l'an VI.

CARLINE.

Et le mot?

SAVIGNY.

Il y en a quatre : l'an, sept, les, tuera. (*Delphine remonte.*)

* Carline, Savigny, Dalayrac, Delphine.

** Delphine, Carline, Savigny, Dalayrac.

CARLINE.

Imprudent ! si l'on vous savait l'auteur de cette insolente prophétie, vous seriez arrêté et envoyé peut-être à Synamary ou à Cayenne...

SAVIGNY.

Chamant pays... pour les crocodiles.

CARLINE.

Oh ! ne plaisantez pas, Savigny !... Si ce Duvigneul surtout vous soupçonnait...

VOIX, *au dehors.*

C'est une horreur ! c'est une infamie !

SAVIGNY.

Le voici : motus... et voyons venir ce ché ami. (*Ils remontent. Fredonnant auprès de Carline, qui va à sa toilette.*)

« Petits oiseaux, le printemps vient de naître... etc. »

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUVIGNEUL. *

(*Costume dans le genre de celui de Savigny, mais outré et burlesque.*)

DUVIGNEUL, *arrivant les bras croisés sur le devant de la scène.*

Jusque sur les colonnes du Théâtre !... d'un théâtre que le grand Barras honore ce soir de sa présence !... Quelle audace !

SAVIGNY.

Ah ! mon Dieu !... vous êtes ouge comme un homard, ché ami ! **

TOUS.

Qu'y a-t-il donc ?

DUVIGNEUL, *sans l'écouter.*

Un placard incendiaire... un rébus subversif... un dessin anarchique affiché à l'entrée même de la Comédie-Italienne.

SAVIGNY.

En vérité !...

DUVIGNEUL.

En descendant de mon whisky, je me mêle à la foule qui cherchait à deviner cette charade séditieuse... je suis très-fort pour deviner... et je me disais en regardant les trois emblèmes coloriés : Une lame de canif, une salade, une grosse souris... c'est très-ingénieur, je n'y comprends rien, mais c'est égal, c'est très-ingénieur : (*Se frappant le front.*) Bistouri, salade, grosse souris... je cherchais toujours le mot... lorsqu'un muscadin, un clichien, me crie à l'oreille : Dédé

* Dalayrac, Duvigneul, Savigny, Carline, Delphine.

** Dalayrac, Duvigneul, Savigny, Carline, Delphine.

aux citoyens Directeurs : L'an VII les tuera... Alors je fais un bond.
(*Il remonte. Daleyrac de même.*)

SAVIGNY.

Vous faites un saut !

DUVIGNEUL.

Comment l'entendez-vous ? *

SAVIGNY.

Oh ! je ne fais jamais de calembourg.

DUVIGNEUL.

Je l'espère bien !... Mon premier mouvement fut de dire à mon cocher : « Au Luxembourg, » pour y faire un rapport à cet égard... mais mon cœur m'appela ici, divine Carlina. (*Il va pour lui baiser la main, mais Savigny, toujours auprès de celle-ci, a glissé sa propre main, et c'est sur elle que Duvigneul dépose son baiser, d'abord sans s'en apercevoir ; puis, reconnaissant son erreur, il se recule avec humeur.*) Jeune homme, vous êtes insupportable ! **

CARLINE, *ironiquement.*

+ Ah ! Savigny, ce n'est pas bien... c'est un vol que vous me faites.
(*Duvigneul sourit avec béatitude.*)

DELPHINE, *à part.*

Comme c'est bête ces vieux !...

SAVIGNY.

Ecoutez donc, la use est bien pemise, avec un rival si dangereux.

DUVIGNEUL.

Oui, Monsieur, dangereux, très-dangereux, en amour comme en guerre, aux champs de Mars comme aux champs de Cythère.

CARLINE.

+ Est-ce que vous avez servi, monsieur Duvigneul ?

DUVIGNEUL.

J'ai eu un frère qui a dû servir... Quant à moi, j'ai fait plus : j'ai armé, j'ai habillé, j'ai chaussé plus de douze cent mille hommes... (*On rit.*) Oui, citoyens, oui, citoyennes... lisez plutôt le *Moniteur*, partie officielle. (*Déclamant.*) Ces baïonnettes dont l'éclat seul faisait fuir l'ennemi, c'est moi qui les fournissais ; ce pain de munition qui donnait des forces à nos jeunes héros, ce foin savoureux que devaient nos rapides coursiers avant d'enfoncer les bataillons carrés, jusqu'à ces humbles souliers au moyen desquels nos conscrits marchaient à la victoire, qui les fournissait ? Moi, toujours moi... et j'y gagnais beaucoup, et je suis prêt à recommencer encore.

AIR : *Vaudeville de l'Anonyme.*

De nos guerriers je suis la providence
Plus d'une fois je l'ai prouvé déjà,

* Savigny, Carlina, Duvigneul, Daleyrac, Delphine.

** Savigny, Duvigneul, Carlina, Daleyrac, Delphine.

Que l'on m'appelle, et je montre à la France
 Qu'un noble cœur bat sous cet habit-là.
 Oui, de nouveau, s'il faut que je fournisse,
 Je suis tout prêt, et j'accepte un bon prix...
 Quand on y trouve un joli bénéfice,
 Il est si doux de servir son pays !

TOUS..

Bravo !... vive Duvigneul. (*Ils l'entourent.*)

CARLINE.

Ah ! oui, bravo ! (*Avec une gravité comique.*) Voilà comment on vole... (*Savigny et Dalayrac remontent.*)

DUVIGNEUL.

Hein ?

CARLINE.

Non-seulement à la gloire, mais encore à la fortune ; voilà comment on a des voitures, un hôtel et un superbe château à soixante lieues de Paris. *

DUVIGNEUL.

Ce château, méchante, si vous le vouliez, il serait à vous comme à moi !

DELPHINE.

Eh bien ! et votre femme ?

DUVIGNEUL, *bas.*

Tais-toi, et je te donnerai 40,000 francs... en assignats.

SAVIGNY, *à part, en descendant.*

Quel tour pourrais-je bien jouer à cet animal-là ?

DUVIGNEUL, *à Carline, avec tendresse.*

Hein ! voulez-vous ?

DALAYRAC, *à la porte de gauche.*

Je crois que le régisseur vous appelle, c'est votre entrée.

DUVIGNEUL. *

Non, je n'ai rien entendu.

CARLINE.

Ah ! c'est le dernier acte des trois Sultanes. (*Elle va à sa toilette.*)

DALAYRAC.

Et vous n'aurez que le temps bien juste, ensuite, de vous habiller pour les Petits-Savoyards...

CARLINE.

Aussi je congédie tout le monde.

DUVIGNEUL, *soupirant.*

Allons, chacun à son devoir !

* Savigny, Dalayrac, deuxième plan, Delphine, Duvigneul, Carline.

** Delphine, Duvigneul, Carline, Dalayrac, Savigny.

SAVIGNY.

Sans aucune... fournisseur.

DUVIGNEUL.

Vous, on ne vous parle pas, jeune Clichien... L'insolente pancarte est l'œuvre de votre parti ; mais malheur à celui des vôtres qui serait trouvé nanti d'un exemplaire de l'emblème séditieux ! *

AIR : de S.—J. Lautz.

Allez régner, adieu bell^esultane,
Ce qui vous plaît il faut bien le vouloir ;
Comme le Turc épris de Roxelane,
Chacun voudrait vous jeter le mouchoir.

(Il prend la main de Carline, et aperçoit Savigny qui a passé près de lui.) **

Restez là-bas !... de vous je me méfie,
Un quiproquo, c'est assez en un jour,
Et cette fois, au moins, je le parie,
Vous ne serez pas entr' elle et l'amour.

(Il baise la main de Carline, qu'il accompagne ; pendant ce mouvement Savigny lui attache la pancarte du Rébus sur le dos.)

ENSEMBLE.

MUSCADIN, à part.

Ah ! tu voudrais me souffler ma sultane !...
De me venger je me fais un devoir ;
Ici tu viens afficher Roxelane,
Sois donc alors mon afficheur ce soir !

DALAYRAC et DUVIGNEUL.

Allez régner, adieu, belle sultane, etc.

CARLINE.

Ah ! du public si je suis la sultane,
A le charmer je place mon devoir,
Et chaque soir, de lui sa Roxelane
Peut, sans remords, accepter le mouchoir.

DELPHINE.

Oui, du public, Carline est la sultane,
Mais c' n'est pas là notre unique pouvoir,
Comme le Turc épris de Roxelane,
Chacun voudrait nous jeter le mouchoir.

(Dalayrac donne la main à Carline ; au moment où Duvigneul va la prendre, celui-ci présente le dos au public de manière à faire voir sa pancarte ; Delphine porte la pelisse de sa maitresse.—Duvigneul s'éloigne par le fond. — Savigny ferme la porte du fond.)

* Duvigneul, Carline, Savigny, Dalayrac et Delphine, deuxième plan.

** Savigny, Delphine, Carline.

SCÈNE IV.

SAVIGNY, seul. *Il change de langage et parle naturellement.*

Ah ! citoyen Duvigneul, tu es l'ami, le confident, la mouche du Directoire, tu poursuis impitoyablement l'auteur de ce rébus. eh bien, va, va, mon bon homme, je te condamne à le colporter toi-même... Quant à Carline, elle congédie tout le monde; cela veut dire : Je garde le chevalier Muscadin, aussi je reste... (*Il s'étend dans un fauteuil.*) Quel triomphe pour toi, heureux Faublas, d'être aimé de celle qui désespère par ses rigueurs et la jeunesse dorée et la vieillesse qui dore... (*Se levant.*) Aussi, je ne suis pas ingrat, charmante Carline, je n'ai pas hésité à délaisser pour toi Lodoïska, si belle et si brillante, quand elle se promène aux Tuileries, habillée... non, déshabillée à la grecque, en compagnie de madame Tallien, de madame Récamier, de la gracieuse Joséphine... Que doit-elle penser de moi, cette pauvre Lodoïska ?

AIR : du Carnaval.

Huit jours entiers sans me rendre chez elle,
Moi, le héros de son cercle brillant ;
Sans prévenir, sans la moindre nouvelle,
C'est peu poli, j'en conviens franchement ;
Son tendre cœur pardonnerait peut-être,
Si, me bornant à l'oubli d'un devoir,
Dans ses salons négligeant de paraître,
J'avais du moins paru dans son boudoir.

Ah ! à propos... est-ce que je n'ai pas reçu d'elle, la semaine passée, un petit billet parfumé?... (*Cherchant sur lui, et décachetant la lettre.*) Voyons donc ce que peut me dire mon Ariane abandonnée... (*Lisant.*) « Je connais celle qui vous éloigne de moi, ingrat » que j'ai tant aimé!... etc., mais je ne me laisserai pas tromper » impunément... Malheur à vous!... malheur surtout à ma rivale! » Que les femmes sont égoïstes ! (*Se levant et se regardant dans la glace du bonheur du jour de Carline.*) Après ça, il faut être juste, cette infortunée Lodoïska a beaucoup perdu!... elle ne m'a plus pour danser la gavotte et la trémitz... avec ma petite personne agréable... (*Il fait une pirouette et a repris son langage et ses manières affectées.*)

SCÈNE V.

SAVIGNY, DELPHINE. *

DELPHINE, près de Savigny qui finit sa pirouette et lui prend la taille.

Comment, Monsieur, vous êtes encore ici ?

* Delphine, Savigny.

SAVIGNY.

Oui, ma ché enfant. (*Il l'embrasse.*)

DELPHINE.

Monsieur, je vous préviens que ma maîtresse n'aime pas cela, et que nous finirons par nous fâcher.

SAVIGNY.

Ecoute donc, ma chamante, je ne suis pas iché, moi, je paie en nature.

DELPHINE.

Et moi, je me sauve,* je ne veux pas faire de tort à ma maîtresse.

SAVIGNY.

Oh! sois tranquille, je suis solvable pour deux. (*Il la poursuit.*)
(*Trois coups en dehors.*) Tiens; l'on frappe à la porte...DELPHINE, *allant à la porte du fond.*Le coiffeur, sans doute... (*Elle ouvre la porte.*)

SAVIGNY.

C'est peut-être ce Duvigneul qui revient... quel acharnement, quelle ingratitude! un homme à qui je rends sa femme! Ah! nous vivons dans un siècle bien immoral.

DELPHINE, *rentrant.*

Monsieur, vous ne savez pas... c'est une belle dame, oh! mais une très-belle dame costumée à la dernière mode, à la grecque.

SAVIGNY, *à part.*

A la grecque!

DELPHINE.

Je vais la faire entrer.

SAVIGNY.

Ah! c'est Lodoïska... que vient-elle faire ici?... Je suis envahi par la Pologne; évitons le premier choc... (*Il entre dans le boudoir de Carline.*)DELPHINE, *elle va ouvrir la porte du fond.*

Donnez-vous la peine d'entrer, Madame.

SCÈNE VI.

DELPHINE; LODOISKA, ** puis CARLINE.

(Lodoïska est vêtue selon la mode bien connue des merveilleuses du Directoire. Tunique laissant plus voir que deviner les formes; coiffure grecque; cothurne pour chaussure; bagues aux doigts de pied, etc., etc., etc.)

LODOISKA.

Je ne me trompe pas, c'est bien ici la loge de mademoiselle Carline?

* Savigny, Delphine.

** Delphine, Lodoïska.

DELPHINE.

Oui, Madame, c'est ici que nous recevons tout ce qu'il y a de mieux à Paris, des poètes, des musiciens, des ambassadeurs, des fournisseurs.

LODOISKA.

Fort bien !... Prévenez votre maîtresse !

DELPHINE.

C'est inutile, la voici elle-même.

CARLINE, *à la cantonade.*

Soyez tranquille, Dalayrac, je ne me ferai pas attendre. (*Apercevant Lodoïska.*) Que vois-je ! une Dame chez moi, une des merveilles de la mode. *

LODOISKA.

Mademoiselle, le Public m'en voudra de lui enlever, même un seul instant, son idole... mais dussé-je me montrer indiscreète, je désire avoir avec vous un moment d'entretien.

CARLINE.

Avec moi?.. vous, Madame ?

LODOISKA.

Oui.

DELPHINE, *à part.*

Ah bon, je vais savoir.

LODOISKA.

Avec vous... seule.

CARLINE.

Allez au théâtre et vous me préviendrez quand la décoration sera posée.

DELPHINE.

Oui, Madame... (*A part.*) Allons, je ne saurai rien. (*Elle sort à gauche.*)

CARLINE, *à part.*

C'est singulier, cette dame est polie... flatteuse même... et elle me déplaît.

SCÈNE VII.

CARLINE, LODOISKA. **

LODOISKA.

Je vois, Mademoiselle, que vous avez peu d'instant à me donner, aussi, je serai brève, et mon nom seul vous dira l'objet de ma visite : J'ai le malheur d'être la femme de M. Duvigneul.

* Delphine, Carline, Lodoïska.

** Carline, Lodoïska.

CARLINE, *à part.*

La femme de Duvigneul!.. oh! je comprends... c'est n'est pas lui qu'elle vient chercher ici.

LODOISKA.

AIR : *Vaudeville du premier Prix.*

Vous avez, je le crois sans peine,
Tourné la tête à mon mari ;

CARLINE, *parlé.*

Moi?...

LODOISKA.

Oui, cette passion soudaine,
En tous lieux se révèle en lui ;
Il soupire, il devient sensible,
Il fait des vers, il pleure, il rit ;
En un mot, si c'était possible,
On dirait qu'il en perd l'esprit.

CARLINE

Mais je vous jure...

LODOISKA.

Je ne vous en veux pas pour cela : ça m'est égal, et vous pouvez même me rendre un service à cet égard.

CARLINE.

Je ne vous comprends pas!

LODOISKA.

Faites de l'éclat, un peu de scandale même, et je serai votre obligée, car alors, je pourrais demander le divorce.

CARLINE.

Madame, je reçois votre mari, dans l'intérêt du théâtre dont Barras est le protecteur... mais je ne voudrais être, même au prix de sa fortune, ni sa maîtresse, ni sa femme.

LODOISKA, *à part.*

Impertinente!..

CARLINE.

Et si c'était là le seul but de votre démarche, je crois que notre entretien...

LODOISKA.

Un mot encore : je m'intéresse beaucoup à l'avenir d'un jeune homme qui nous a été adressé, recommandé à Paris.

CARLINE, *à part.*

Nous y voilà!..

LODOISKA.

M. Jules de Savigny, l'ami, presque l'allié de notre famille.

CARLINE.

Ah ! M. de Savigny est votre parent... je ne le savais pas... (*Avec une feinte simplicité.*) Le cousin de M. Duvigneul, sans doute !

LODOISKA.

Non !

CARLINE.

Alors c'est du côté des femmes. (*Mouvement de Lodoïska.*) Est-ce que Madame voudrait me recommander aussi M. de Savigny ?

LODOISKA.

Je veux l'arracher à vos séductions.

CARLINE.

Mais s'il ne veut pas, lui, s'il m'aime ?

LODOISKA, *après un mouvement qu'elle réprime.*

M. de Savigny, par son mérite, par sa naissance, est destiné à une riche alliance, à une brillante carrière et vous ne voudriez pas....

CARLINE.

Mais si je l'aime, moi !..

LODOISKA.

Oh ! vous l'aimez... comme vous aimez tout le monde.

CARLINE, *vivement.*

Madame, souvenez-vous que vous êtes chez moi.

LODOISKA, *à part.*

Chez moi !.. (*Haut*) Je veux dire que c'est un simple caprice, un amour de comédie.

CARLINE.

Comédie !.. il est vrai que nous la jouons sur le théâtre par état, par désir de gloire et de renommée... mais combien de grandes dames la jouent à la ville... (*La toisant*) et auxquelles il ne manque pas même le costume.

LODOISKA, *avec hauteur.*

Mademoiselle.

CARLINE, *avec dédain.*

Eh bien ! Madame.

LODOISKA.

Je vois ce qui vous tient au cœur ; une rupture aussi brusquée... M. de Savigny n'est pas riche, mais à son défaut, on peut se montrer juste et même généreux.

CARLINE.

Que veut-elle dire ?

LODOISKA, *tirant un petit agenda.*

Vous avez droit à un dédommagement. Les assignats sont démonétisés, mais j'ai là un fort bon billet de la Banque d'Angleterre...

CARLINE, *à part.*

Quelle insolence!..

LODOISKA.

M. de Savigny a, dit-on, passé quarante-huit heures dans votre délicieuse habitation du pavillon de Hanovre... voici un billet de deux mille francs, prenez-en la moitié, et rendez-moi.

CARLINE, *qui a pris le billet.*

Vous rendre!.. Allons donc, c'est inutile : il revient ce soir.

LODOISKA, *à part.*Je suis battue! (*Carline a sonné. Delphine est entrée.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DELPHINE. *

CARLINE, *prenant le billet de caisse et allumant avec, une autre bougie.*

Delphine, prenez cette bougie, et reconduisez Madame, l'escalier est obscur.

DELPHINE.

Ah! Madame, ça n'est pas une allumette... (*Elle éteint les morceaux du billet.*)

CARLINE.

Obéissez!...

LODOISKA, *attérée.*

Oh! vous entendrez parler de moi, Mademoiselle.

CARLINE.

De quoi vous plaignez-vous?... n'avez-vous pas la monnaie de votre billet, Madame... (*Elle lui fait une révérence. — Delphine éclaire, Lodoïska va pour sortir. Bruit au dehors.*)

TOUTES.

Quel est ce bruit?

LODOISKA.

La voix de mon mari!.. il paiera pour elle. (*Elle se tient un moment derrière la toilette. Carline fait un signe à Delphine qui sort.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUVIGNEUL, puis SAVIGNY. **

DUVIGNEUL, *entrant furieux, une pancarte à la main.*)

Me réduire à l'état d'homme pancarte.. Oh! je découvrirai le criminel!..

* Lodoïska, Delphine, Carline.

* Carline, Duvigneul, Lodoïska.

CARLINE.

Encore en colère !... Est-ce que vous voulez doubler le jeune Talma dans les fureurs d'Oreste ?

DUVIGNEUL.

Conduit chez le commissaire, moi Duvigneul, inséré au violon, comme un simple mortel... et cela, grâce à cette séditeuse bêtise qu'on m'avait collée sur le dos. (*Il jette la pancarte.*)

CARLINE.

Ah ! quelle mauvaise plaisanterie !

DUVIGNEUL.

Mais patience ; l'auteur s'en mordra bientôt les doigts... on a pris ses précautions.

CARLINE, *un peu inquiète.*

Que voulez-vous donc faire ?

DUVIGNEUL.

Nous avons découvert certaine imprimerie clandestine où se confectionnent ces sortes de choses. Or, l'auteur du délit qui a déshonoré mon omoplate y va souvent, on le surveille, et... (*Mouvement de Carline*) mais en attendant qu'on le saisisse, ô Carline, laissez-moi oublier, aux genoux de l'amour les soucis de la politique et de la police... (*S'animant.*) Argus n'a plus cent yeux, il en a deux cents, il en a trois mille, il en a dix mille, et ces deux cents, ces trois mille, ces dix mille sont fixés sur vous, ô ma Cypris.

CARLINE, *tournant un peu la tête du côté de Lodoïska.*

Eh bien ! y pensez-vous ? et votre femme ?

DUVIGNEUL, *s'exaltant.*

Je me moque pas mal de ma femme ; je voudrais qu'elle fût là, ma femme, qu'elle m'entendit vous dire les jolies choses que je vous dis... sarpejeu !... terteffe !... je voudrais qu'elle m'entendit jurer !

LODOÏSKA, *se montrant et l'interrompant.*

Ne jurez pas, Monsieur, je vous crois !

DUVIGNEUL, *stupéfait.*

Mon épouse !... mon épouse légale !... je voudrais pouvoir me glisser dans un trou de mulot... (*Il met son front dans ses mains.*)

SAVIGNY, *entre-bâillant la porte du boudoir.*

Voyons donc si elle est partie... Oh !... Duvigneul ! (*Carline remonte vivement. * Il referme la porte.*)

DUVIGNEUL, *relevant la tête.*

Hein ? vous dites ?

LODOÏSKA, *sèchement.*

Moi, rien !

DUVIGNEUL.

J'avais cru entendre Duvigneul... (*Après un temps.*) Vous vous

* Duvigneul, Lodoïska, Carline.

taisez, ô ma femme, ô mon juge... vous persistez à garder un silence invraisemblable ; vous ne voulez plus parler à celui que vous avez tant aimé.

LODOISKA.

Eh bien, si.

DUVIGNEUL.

Ah !

LODOISKA.

J'ai encore deux mots... deux mots seulement à vous dire.

DUVIGNEUL.

C'est toujours ça.

LODOISKA.

Vous êtes un perfide et un imbécile !

DUVIGNEUL.

Hein ?

LODOISKA.

Un perfide, parce que vous trompez une épouse fidèle.

CARLINE, *à part.*

Ça, par exemple!...

LODOISKA.

Un imbécile, parce que mademoiselle vous trompe avec le chevalier Muscadin.

CARLINE.

Encore, Madame !

DUVIGNEUL.

Toujours ce Muscadin. *

SAVIGNY, *entr'ouvrant de nouveau la porte.*

Il est question de moi !

DUVIGNEUL.

Un enfant, un galopin!... (*Savigny fait un mouvement.*) Je voudrais qu'il fût là, pour lui tirer les oreilles.

SAVIGNY, *se montrant.*

Mort de ma vie ! * (*Carline l'arrête.*)

TOUS.

Le chevalier !

DUVIGNEUL, *à lui-même.*

J'ai du malheur, ils étaient tous là !

SAVIGNY.

Monsieur.. (*Lodoïska l'arrête d'un signe.*) Rendez grâce... (*Il jette les yeux à la dérobée tour à tour sur Lodoïska et sur Carline.*)

A la présence de celle que j'aime depuis longtemps!...

DUVIGNEUL, *à part.*

Il a regardé ma femme !

* Lodoïska, Duvigneul, Carline.

** Lodoïska, Duvigneul, Savigny, Carline.

SAVIGNY.

De celle que j'adore, que j'idolâtre !...

DUVIGNEUL, *à part.*

Il a regardé Carline.

LODOISKA, *à part.*

M'aimerait-il encore !... Oh ! s'il m'aime il me comprendra.

DUVIGNEUL, *ayant regardé Muscadin.*

La police ne se trompe jamais !... ce ne peut être que lui !... (*A Lodoïska.*) Madame mon épouse, permettez-moi de vous offrir la main jusqu'à votre voiture.

LODOISKA.

Tout est fini entre nous, Monsieur, et avant de former ma demande de divorce... *

DUVIGNEUL.

De divorce !... elle me répudie !...

LODOISKA.

Je me retire solitaire dans mon château de Fénestrelles (*Elle appuie sur ces mots en regardant Savigny*), où je vous défends de me suivre.

DUVIGNEUL, *à part.*

Est-ce que je serais réellement un imbécile ?

ENSEMBLE.

TOUS, *excepté DUVIGNEUL.*AIR : *du Capitaine Charlotte.*

Adieu ! modèle de constance,
Adieu ! beau chasseur aux abois,
On ne vous verra plus, je pense,
Courir deux lièvres à la fois.

DUVIGNEUL, *à part.*

Ah ! quel échec ! ah ! quelle chance !
Moi, si connu par mes exploits !
Comme un sot, par mon imprudence,
Me faire ainsi battre deux fois !

SCENE X.

LES MÊMES, *excepté LODOISKA.* *DUVIGNEUL, *retenant Savigny qui s'apprête à suivre Lodoïska.*

Un moment, mon beau cavalier, un moment ! on a deux mots à vous dire.

* Duvigneul, Lodoïska, Savigny, Carline.

** Duvigneul, Savigny, Carline.

SAVIGNY, *avec importance.*

Qui ça?... vous?... Je suis à vos ordres, fournisseur de la gloire.
Quelle arme choisissez-vous?

DUVIGNEUL.

L'Abbaye... ou le Châtelet.

SAVIGNY.

Hein ?

CARLINE.

Que dit-il ?

DUVIGNEUL, *remontant.*

Avancez, Coclès, avancez ! (*Coclès et deux acolytes paraissent.*

SAVIGNY, *les lorgnant.*

Quels sont ces gracieux citoyens ?

DUVIGNEUL.

Ces Messieurs ont déclaré vous avoir vu sortir tantôt de l'imprimerie clandestine signalée au Gouvernement... En conséquence et par provision, ils vont vous appréhender au corps.

SAVIGNY.

M'arrêter !

DUVIGNEUL.

Vous fouiller !... et... (*Les deux agents s'avancent.*)

SAVIGNY.

Un moment, s'il vous plait... * D'abord je déclare qu'on ne me fouillera pas... (*A part.*) Ils trouveraient sur moi la lettre de cette pauvre Lodoïska : je veux bien la tromper, mais je ne veux pas la perdre.

DUVIGNEUL.

Auriez-vous l'audace de vous insurger contre l'autorité ?

SAVIGNY.

Je veux bien vous engager ma parole que vous ne trouverez pas sur moi ce que vous cherchez ; mais prenez garde, vous pourriez bien y trouver autre chose.

DUVIGNEUL.

Agents, faites votre devoir. (*Les agents s'avancent.*)

SAVIGNY, *tirant deux pistolets de ses poches.*

Si l'un de vous me touche, je brûle la cervelle à Monsieur. (*Il désigne Duvigneul.*

DUVIGNEUL, *à part, remontant.*

Oh ! le petit assassin !... c'est qu'il en serait capable ! *

COCLÈS, *agitant sa grosse canne.*

Qu'est-ce qu'il faut faire, bourgeois ?

* Duvigneul, Savigny, Carline.

** Savigny, Duvigneul, Carline.

DUVIGNEUL, *entraînant Coclès.*

Retirez-vous, retirez-vous... évitez l'effusion du sang... (*Les agents sortent. En dehors.*) Gardez la porte de cette loge, que personne ne puisse en sortir.

SCÈNE XI.

CARLINE, SAVIGNY. *

SAVIGNY.

Je crois maintenant que je puis désarmer mes petits joujoux, et les garder pour une meilleure occasion. (*Il serre ses pistolets.*) A-t-il eu peur, le pauvre homme, a-t-il eu peur !

CARLINE.

Oui, mais il va revenir en force, et alors que ferez-vous ?

SAVIGNY.

Ce que je ferai?... Ma foi je n'y mets pas d'amour-propre... car je ne veux pas aller à Cayenne ou à Synamary... c'est trop loin de toi!... et puisqu'on a fermé la porte, je t'embrasse bien tendrement, et je saute par la fenêtre. (*Il se dirige vers la fenêtre.*)

CARLINE, *l'arrêtant.*

Y pensez-vous?... trente pieds sur la rue de Louvois.

SAVIGNY.

Alors je reste... (*Il s'assied à gauche.*) Je me résigne à la prison, à l'exil... (*Se levant*) et je te parle d'amour.

AIR : *Ce n'est pas perdu.* (P. Henrion.)

CARLINE.

Mon Dieu ! taisez-vous, c'est de la folie,
Dans un tel moment, et si dangereux,
Ah ! gardons-nous bien, je vous en supplie,
De perdre un moment aussi précieux.

SAVIGNY.

Eh ! mais ce temps-là, minute ou seconde,
Pour nous, à l'amour s'il est dévolu,
Ce n'est pas perdu, perdu pour tout le monde,
Ce n'est pas perdu, non, non, non, ce n'est pas perdu.

(*On entend un bruit en dehors de gens qui se disputent.*)

CARLINE.

Ah ! mon Dieu ! les voilà déjà ! **

SAVIGNY, *mettant la main dans sa poche.*

Alors... (*La porte du fond s'ouvre.*) Ah ! ce n'est que Dalayrac.

* Savigny, Carlina.

** Carlina, Savigny.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DALAYRAC, LES DEUX AGENTS, *au fond, en dehors,*
DELPHINE.*

(*Ils entrent. La porte se referme.*)

DALAYRAC.

Comment ! comment ! vous n'êtes pas encore habillée ?

CARLINE, *à part, sans lui répondre.*

Et je ne trouverai pas un moyen...

DELPHINE.

La décoration est posée. (*Bruit au dehors.*)

SAVIGNY, *allant et prêtant l'oreille.*

Ah ! cette fois, par exemple, c'est bien le retentissement guerrier
des fusils de gendarmes.

CARLINE, *à part.*

Mon Dieu ! que faire ?...

DALAYRAC, *regardant à sa montre.*

Plus que quatre minutes !

CARLINE.

Ah ! attendez !... j'ai un moyen... **

DALAYRAC.

De vous habiller en quatre minutes ?

CARLINE, *à Savigny.*

Suivez-moi, et toi aussi, Delphine...

DALAYRAC.

Oui, oui, et dépêchez-vous... on fera une annonce.

CARLINE.

Rassurez-vous, cher compositeur, votre pièce ne sera pas jouée,
mais nous sauverons le Chevalier... (*Elle les entraîne vivement dans
le boudoir, dont la porte se referme.*)

SCÈNE XIII.

DALAYRAC, *un moment seul,* DUVIGNÉUL, DEUX AGENTS DE LA
FORCE ARMÉE.

DALAYRAC, *à la porte du boudoir.*

Comment ! ma pièce ne sera pas jouée... mais vous me tuez...
vous m'assassinez... elle ne m'écoute plus, elle s'enferme au ver-
rou... et Barras qui est dans la salle, qui va se trouver privé de ma

* Delphine, Carline, Dalayrac, Savigny.

** Delphine, Savigny, Carline, Dalayrac.

musique; ma fortune, ma renommée peut-être que je manque... Si je pouvais voir par le trou de la serrure... (*Il y regarde.*) Ah ! je respire!... elle prend ses habits de petit savoyard... elle va se costumer... c'est une fausse peur qu'elle a voulu me faire... (*Tirant sa montre.*) Trois minutes, elle a le temps, mais bien juste... (*Allant à la porte du boudoir et criant.*) Dépêchez-vous, je vais dire à l'orchestre qu'on ne se presse pas. (*Il court à la porte de gauche qui s'ouvre et laisse voir les deux agents, Duvigneul et la force armée.*)

DUVIGNEUL.*

On ne passe pas !

DALAYRAC.**

Ah ! ça, il y a donc une conspiration contre ma pièce ?

DUVIGNEUL.

Une conspiration contre le Directoire, et avant que nous ayons mis la main sur le coupable, personne ne sortira.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, puis SAVIGNY.

DALAYRAC.

Excepté pourtant le petit savoyard Joset que le public attend.

DUVIGNEUL.

Oh ! Carline... ça va sans dire... mais, elle seule !... (*Il s'assied à droite.*)

DALAYRAC.

Je crois qu'on joue mon ouverture... oui ! c'est bien cela !... Le public va tout briser !... Barras se fâchera, si Carline n'entre pas en scène.

SAVIGNY.

(*Costume de Joset, avec le triangle et la botte de la marmotte. Il passe en dansant et faisant tinter son triangle près de Duvigneul qui n'aperçoit que le dos de Savigny. Dalayrac court à la porte de gauche.*)

AIR : connu.

Escouta d' Jeannette,
Voulez-vous dansa
La rirette,
Escouta d' Jeannette,
Voulez-vous dansa.

DUVIGNEUL, se levant.

Elle est charmante.

SAVIGNY, chantant la ritournelle.

Tra la la.

(*Il sort vivement par le fond, Dalayrac le suit.*)

* Duvigneul, Dalayrac.

** Dalayrac, Duvigneul.

SCÈNE XV.

DUVIGNEUL, DELPHINE, LES DEUX AGENTS, LA FORCE ARMÉE, puis
DALAYRAC et CARLINE.

DUVIGNEUL.

Maintenant, emparons-nous du jeune folliculaire... (*Ouvrant la porte du fond.*) A moi, vous autres!... (*Les agents entrent. Montrant la porte du boudoir.*) H est là!... Il ne peut être que là.

DALAYRAC, *rentrant et se jetant sur une chaise.**

Bon ! la représentation est manquée!... on vient de faire baisser la toile !

DUVIGNEUL.

Qu'est-ce qu'il a encore, celui-là, puisqu'on lui a rendu son petit savoyard ?

DALAYRAC.

Mais ce n'était pas lui, ou plutôt ce n'était pas elle!...

DUVIGNEUL.

Qui pas lui!... qui pas elle ?

DALAYRAC.

Ce n'était pas elle, Carline... c'était lui, Savigny, habillé en ramoneur et qui, à peine arrivé sur le théâtre, a disparu.

DUVIGNEUL.

Disparu!... vous êtes fou, ou plutôt vous êtes complice du jeune drôle, pour le faire échapper; mais, on ne m'en fait pas accroire, à moi... (*A la porte du boudoir.*) Ouvrez! au nom de la loi! ou je fais enfoncer cette porte.

CARLINE, *sortant du boudoir en négligé élégant.*

C'est inutile, je me rends.

DUVIGNEUL, *étourdi.***

Carline!... (*Allant à la porte du boudoir.*) Que signifie?... (*Revenant à Carline.*) Et Savigny?...

CARLINE.

Il est parti !

DUVIGNEUL.

Parti !

FINAL.

AIR : *Fragment du trio du 3^e acte des Monténégrins.*

DUVIGNEUL, *d'abord seul.*

Ah ! pour lui, point de grâce !

Pour prix de son audace,

* Dalayrac, Duvigneul.

** Dalayrac, Carline, Duvigneul.

De la police en masse,
Qu'il subisse les coups !

CARLINE, *seule.*

Qu'il poursuive sa route,
Que votre cœur m'écoute,
S'il fuit, c'est qu'il redoute
Un rival tel que vous !

DUVIGNEUL, *les deux Agents.*

Agents, que l'on } redoute,
Nous, que chacun }
Suivez-moi, } vite en route !
Suivons-le, }
Pour lui, coûte que coûte,
La prison, les verroux !

CARLINE, *et les autres.*

Oubliez ^m } on audace, etc.
 s }

(Ils cherchent à retenir Duvigneul, qui les repousse, et se dégage en indiquant fièrement la porte à ses deux acolytes.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une partie du parc du château Duvigneul. Au fond le mur de clôture.
Une petite grille. Au milieu à droite et à gauche au 3^e plan deux petits pavillons praticables. A droite et à gauche au 1^{er} plan, bosquets.

SCÈNE I.

LODOISKA, *seule.*

*(Elle est en négligé du matin, assise devant une table servie à gauche.
— Elle se lève avec impatience.)*

Décidément je n'ai pas faim, je ne déjeunerai pas... pourtant je devrais être plus calme maintenant que me voilà loin de Paris. Je ne pouvais plus tenir dans mon hôtel depuis l'indigne trahison de ce petit chevalier... son départ surtout m'avait exaspérée... j'aurais été capable de faire un mauvais parti à M. Duvigneul... il a déjà payé pour tout le monde, celui-là... Il m'avait justement donné un prétexte... et je lui ai fait une scène affreuse!.. ça m'a un peu soulagée.

AIR : *Et mon boudoir est la salle du trône.* (Cotillon.)

Je l'avais menacé d'abord,
De divorcer... quelle imprudence !
Mais j'ai compris que j'aurais très-grand tort
De pousser aussi loin l'amour de la vengeance.
Quand on nous trompe, il nous faudrait, hélas !
Nous renfermer dans un silence austère,
Si, par bonheur, nos maris n'étaient pas
Là pour servir d'excuse à la colère,
Et c'est si bon de se mettre en colère.

SCÈNE II.

LODOISKA, BENOÏT.

BENOÏT.

Madame. *

LODOISKA.

Hein ?.. qui est là ? j'avais dit que je n'y étais pour personne. **

BENOÏT.

Ça n'est personne, Madame... c'est moi... moi Benoît... et ça n'est pas comme fermier, c'est comme maire que je venais vous présenter...

LODOISKA.

Merci, Benoît, merci... je suis arrivée hier avec la migraine et j'ai encore les nerfs trop malades ce matin pour être patiente...

BENOÏT.

Je m'en vas, citoyenne... pourtant j'avais une petite demande à vous faire !

LODOISKA.

Oh ! plus tard !.. quand j'ai mal aux nerfs je refuse toujours.

BENOÏT, à part.

Toujours !.. ça doit être tout d'même ben affligeant pour ce bon M. Duvigneul... (*reprenant.*) Il s'agirait tant seulement de permettre aux citoyens mes administrés, de venir tantôt se divertir dans le parc, vu que c'est aujourd'hui la fête du pays.

LODOISKA.

Une fête de village... chez moi... il ne me manquerait plus que ça. ***

BENOÏT.

Vous ne pouvez pas leur refuser ce que leur accordait la ci-devant marquise... ils y comptent si bien qu'ils vont venir.

* Lodoïska, Benoît.

** Benoît, Lodoïska.

*** Lodoïska, Benoît.

LODOISKA.

C'est-à-dire qu'ils vont s'installer dans ce château d'autorité.

BENOÎT.

Dame!.. comme a fait dans le temps ce bon M. Duvigneul!..
(*A lui-même avec intention.*) Seulement, ils ne le garderont point.

LODOISKA.

Allons, soit! que vos paysans s'amuse... mais je ne veux pas les entendre.. pas de chants, pas de danse surtout.

BENOÎT, *à part.*

A quoi diable alors pourront-ils s'amuser?

LODOISKA.

C'est bien convenu?

BENOÎT.

Oui, madame la marquise*.

LODOISKA.

Hein?

BENOÎT.

Pardon, excuse... la langue m'a tourné.

LODOISKA.

Il n'y a pas de mal, mon ami.

BENOÎT.

AIR : *de la Maison du Pecq.*

ENSEMBLE.

Oui, vous êtes bien du bois
Dont on faisait les marquises ;
A de semblables méprises
On doit pardonner je crois.

LODOISKA.

Je te pardonne, tu vois,
Mon cher Benoît, ta méprise,
On m'eût fait au moins marquise,
Au bon vieux temps d'autrefois!

(*Lodoiska sort à droite ; le domestique qui a desservi la suit.*)

SCÈNE III.

BENOÎT, puis MICHEL, CATHERINE, PAYSANS, PAYSANNES.

BENOÎT.

Allons, les nouveaux propriétaires ne valent guères mieux que les anciens. De nobles à parvenus il n'y a que l'épaisseur d'un parchemin... après ça, faut que chacun tienne son rang; on aura beau faire des révolutions, il y aura toujours des petits et des grands, des gens d'esprit et des imbéciles.

* Benoît, Lodoiska.

AIR : de l'*Apothicaire*.

Quand on rêve l'égalité,
On ne rêve qu'une chimère,
Mon gard' champêtre en équité
N' peut être autant qu' moi qui suis maire.
Au risque de tout culbuter,
De s'élever chacun ambitionne :
A quoi servirait de monter
Si l'on n'était au-d'ssus d' personne ;
Où s'rait donc l' plaisir de monter,
En bas, s'il ne restait personne !

Bon, v'là mes administrés qui arrivent... qu'est-ce que je vas en faire ? (*On voit arriver au fond les paysans et les paysannes, violons en tête.*)

CHŒUR.

AIR : *premier chœur des Petits Savoyards.*

Ah ! quel beau jour ! ah ! quel plaisir !!
Ah ! pour nous quelle fête !
Aux jeux qu'on nous apprête
Tout le pays doit accourir... *

BENOÎT, *les interrompant.*

Mais taisez-vous donc, braillards !..

MICHEL, *arrivé à l'avant-scène.*

Nous pouvons-t-y entrer ?

BENOÎT.

Certainement... la propriétaire met son parc à votre disposition.

MICHEL.

Vive la propriétaire !

BENOÎT.

Chut ! !.. vous pouvez faire ici tout ce que vous voudrez... seulement, madame Duvigneul désire que vous ne chantiez pas vu qu'elle a la migraine.

CATHERINE.

Pauvre dame !.. alors plus de chansons... dansons tout de suite... j'aime bien mieux ça.

TOUS.

Dansons !..

BENOÎT.

Chut ! !.. il est entendu que vous êtes les maîtres ici, pourtant il vous est expressément recommandé de ne pas danser, vu que madame Duvigneul a mal aux nerfs.

* Michel, Benoît, Catherine.

MICHEL.

Ne pas chanter...

CATHERINE.

Ne pas danser...

MICHEL.

Quoi que nous allons faire alors ?

BENOÎT.

Excepté ça, tout ce que vous voudrez, mes enfants... vous pouvez vous distraire en arrachant les mauvaises herbes ou bien encore vous amuser à ratisser les allées.

CATHERINE.

En v'là un plaisir !

BENOÎT.

Si vous l'aimez mieux, je vous lirai le journal des communes, j'ai justement le mien dans ma poche.

MICHEL.

Merci. (*On voit paraître au fond Muscadin, toujours en Savoyard.*)

MUSCADIN, s'arrêtant devant la grille.

Mes bons méchieurs, pourriez-vous m'indiquer...

CATHERINE, apercevant Muscadin.

La marmotte en vie !

BENOÎT.

Hein !... silence ; écoutez respectueusement votre maire.

MICHEL, apercevant Muscadin.

C'est un Savoyard...

BENOÎT, furieux.

Qui ? qui ?

MICHEL, montrant Muscadin.

Lui, le petit ramoneur.

CATHERINE.

Pauvre garçon, il n'ose pas entrer. (*Elle l'amène à l'avant-scène.*)

BENOÎT, à part.

Un Savoyard !... il va un peu animer la fête ! (*Haut.*) Avance, petit, l'autorité te le permet.

MUSCADIN.

Ma foi, je me risque. (*Il entre.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MUSCADIN *.

CATHERINE.

Voyez donc comme il est gentil.

* Michel, Muscadin, Catherine, Benoît.

D'où viens-tu ?

BENOÎT.

De Paris, mon beau monsieur.

MUSCADIN.

Où vas-tu ?

BENOÎT. *

A Salanches, mon pays... mais je ne reconnaissais plus ma route, et je voulais vous demander...

MUSCADIN.

Comment, mon gaillard, tu ne sais pas retourner d'où tu es venu ?

BENOÎT.

J'étais si jeune quand j'ai fait le voyage.

MUSCADIN.

Tiens ! comme il a les mains blanches.

CATHERINE.

C'est bien étonnant pour un ramoneur.

BENOÎT.

Au contraire, mon beau monsieur, la suie c'est souverain pour adoucir les mains, comme pour blanchir les dents.

MUSCADIN.

Et comme son habit est fin !

CATHERINE.

Oh ! les jolis rubans !

UNE PAYSANNE.

De soie !... mais je n'ai jamais vu de Savoyard comme ce petit bonhomme.

BENOÎT.

Je le crois bien.

MUSCADIN, *à part*.

Est-ce que tu montes dans les cheminées avec cet habit-là ?

BENOÎT.

Oh ! que non, mon beau monsieur, mais vous comprenez que pour revenir au pays, dame ! j'ai mis tout ce j'avais de plus superbe... j'ai voulu faire honneur à mon village.

MUSCADIN.

Est-il mignon ! est-il mignon ! Je veux absolument qu'il nous montre quelque chose.

CATHERINE.

Oui ! oui ! sa marmotte.

MICHEL.

Aïe ! aïe !

MUSCADIN, *à part*.

* Michel, Catherine, Muscadin, Benoît.

BENOÎT.

Je le veux bien... ce plaisir est peu bruyant et très-moral... Allons petit, montre-leur ta marmotte.

MUSCADIN.

Je le voudrais bien, mes belles demoiselles, mais je ne l'ai plus.

MICHEL.

Elle est morte ?

MUSCADIN.

Oh ! non pas ! la digne bête.

AIR : de la Grâce de Dieu.

Quand je partis de mon village,
Mon frère aîné me la donna.
Allons, qu'il m' dit, va, du courage,
Et fais fortune avec cela.
Grâce à ma petite marmotte,
J' sus plaire aux bell's dam's de Paris,
Pour elles, elle dansait la gavotte,
Et f'sait les corn's à leurs maris.

(*Parlé.*) Aussitôt que j'arrivais dans la cour de quelque grand hôtel, on disait : V'là Babiole : elle s'appelait Babiole... et les gros sous, même les petits écus pleuvaient... Je pensais à revenir avec elle au pays, pour vivre ensemble de nos économies, quand, un matin, un bon gros joufflu m'arriva tout droit de Salanches, c'était mon petit frère qui venait chercher fortune à son tour... il me demanda de lui céder mon fonds, c'est-à-dire Babiole... je ne pouvais pas refuser, je devais faire pour lui ce qu'on avait fait pour moi... Oh ! j'ai bien pleuré, ma belle demoiselle, en me séparant de ma chère Babiole...* Je l'embrassais comme ça... (*Il embrasse Catherine. — A part.*) Tiens ! elle est gentille. ** (*Haut.*) Non, plus fort... (*Il l'embrasse encore.*) Et je lui disais en la quittant :

A la grâce de Dieu !! (*Il embrasse Catherine.*)
Chère Babiole, adieu,

MICHEL, *repoussant Muscadin.****

Dis donc, Savoyard, lâche donc un peu Catherine.

CATHERINE.

Il parle très-bien pour un Auvergnat !

MUSCADIN, *à part.*

Allons ; le naturel revient trop. (*Haut.*) Je n'ai plus de marmotte à vous montrer, mais si vous voulez me mettre dans ma route, je vous chanterai ma petite chansonnette.

* Michel, Muscadin, Catherine, Benoît.

** Michel, Catherine, Muscadin, Benoît.

*** Catherine, Michel, Muscadin, Benoît.

BENOÎT.

Impossible, vous savez bien que nous ne pouvons ni chanter, ni danser.

CATHERINE, *avec colère.* *

Eh ben je nous révoltons à la fin... nous sommes ici pour nous amuser, amusons-nous d'abord.

TOUS.

Oui ! oui !

CATHERINE.

Madame Duvigneul se fâchera après si ça lui plaît. (*Les paysans remontent.*)

MUSCADIN.

Hein !... Duvigneul... vous avez dit Duvigneul ?

CATHERINE.

C'est le nom de la maîtresse du château.

MUSCADIN.

Comment s'appelle ce pays ?

CATHERINE.

Fenestrelles.

MUSCADIN.

Fenestrelles.

BENOÎT.

Est-ce que tu te reconnais, petit ? (*Il remonte avec Catherine.*)

MUSCADIN.

Oui, c'est ça... oh ! je suis à Fenestrelles... (*A part.*) Par Dieu je n'irai pas plus loin... le mari me poursuit, mais la femme me cachera mieux encore... et ce n'est pas ici d'ailleurs qu'on viendra me chercher.

BENOÎT, *aux femmes.*

Allons, vous n'êtes pas raisonnables, si ce petit se met à chanter, madame Duvigneul l'entendra... (*Tout le monde remonte.*) **

MUSCADIN, *à part.*

Je l'espère bien.

BENOÎT.

Elle viendra.

MUSCADIN, *à part.*

J'en suis sûr.

BENOÎT.

Elle le mettra à la porte.

MUSCADIN, *à part.*

C'est ce que nous verrons. (*Haut.*) Ça m'est égal, je ne veux pas vous refuser ce petit plaisir, ma belle demoiselle... J'ai cédé ma

* Michel, Muscadin, Catherine, Benoît.

* Michel, Muscadin, Benoît, Catherine.

marmotte, ma vielle et mes croquets, je n'ai plus à moi que mes chansons., eh bien ! je vous les donnerai toutes, et gratis.

TOUS, *redescendant.* *

Bravo!

CATHERINE.

Oh ! il est à croquer, ce petit-là.

MUSCADIN, *à part.*

Il faut avoir de la mémoire ici.. Oh ! Dalayrac , viens à mon secours.

AIR : *des Petits Savoyards.*

Ascouta, Jeannette,
Veux-tu biaux habits,
Larirette,

Ascouta, Jeannette,
Pour aller à Paris?

Oui da (*bis.*) Monsieur ! dit la fillette,
Pourquoi (*bis.*) faire me donner ça ?

Et comment Jeannette,
Avec tant d'appas,
Larirette.

Eh ! comment Jeannette,
Tu n' devines pas ?

MUSCADIN.

Deuxième couplet.

(*Même air.*)

Ascouta, Jeannette,
Baille m' un baiser,
Larirette,

Ascouta, Jeannette,
Peux-tu me refuser ?

Ah ! ah ! Monsieur (*bis.*) dit la fillette,
Comment faire (*bis.*) pour vous dire ça,

Sachez que Jeannette.
Quand elle aime bien,
Larirette,

Sachez que Jeannette,
Donne ça pour rien.

BENOÎT.

Et la migraine de madame ?... et ses nerfs ?...

TOUS.

Ah ! bah !... tant pis !... (*Ils dansent tous sur la ritournelle de l'air.*)

* Benoit, Muscadin, Catherine, Michel.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LODOISKA.*

LODOISKA.

Quel bruit ! quel désordre !... Voilà donc comme vous m'obéissez, Benoît ?

BENOÎT.

Madame, je n'ai ni chanté ni dansé... et si mes administrés se sont oubliés... c'est la faute d'un petit Savoyard qui les a tous mis en train par ses chansons.

LODOISKA.

Je déteste les Savoyards... qu'on fasse l'aumône à celui-là et qu'on le chasse.

CATHERINE.

Ah ! quel dommage !... (*Lodoïska est allée s'asseoir à gauche.*)

BENOÎT, à *Muscadin*.*

Allons, va-t'en !...

MUSCADIN, à *demî voix*.

AIR : *Ta voix qui prie.*

(*A Benoît.*)

A genoux, je réclame,
Ne me chassez pas.

(*A Lodoïska.*)

Voyez, Madame,
Je chante bien bas !

(*Mouvement de Lodoïska. Muscadin se rapproche et continue.*)

La bienfaisance
Et la clémence,
Portent bonheur.
Au pauvre on donne,
Faites l'aumône
Au voyageur ; (*Lodoïska tire sa bourse.*)
Faites l'aumône (*Il se met à genoux.*)
De votre cœur.

LODOISKA.

Ciel ! c'est lui !...

MUSCADIN.

Oui... c'est moi... Muscade...

BENOÎT.

Muscade !

MUSCADIN.

C'est le petit nom qu'on me donnait à l'hôtel de Madame.

* Benoît, Lodoïska, les autres au deuxième plan.

** Lodoïska, Muscadin, Catherine, Michel.

BENOÎT.*

Comment, Madame, vous connaissez ce ramoneur?

MUSCADIN.

Certainement, Madame m'employait quelquefois...

BENOÎT.

Ah ! très-bien... il ramonait chez M. Duvigneul.

MUSCADIN.

C'est ça :

BENOÎT.

Madame pourra l'occuper... toutes les cheminées fument... surtout celle du boudoir de Madame.

MUSCADIN.

Je commencerai par celle-là... si Madame le permet.

LODOISKA, *bas.*

Petit monstre !

MUSCADIN, *bas.*

Vous ne me chassez donc plus?... vous m'aimez donc toujours ?

LODOISKA.

Je vous déteste, au contraire !... Benoît !... vous garderez ce Savoyard au château...* il m'intéresse... il logera ici quelques jours...

MUSCADIN, *à part.*

Bravo !

LODOISKA.

Allons, viens, petit, viens me conter tes aventures.

BENOÎT.

Comment, Madame...

LODOISKA.

Mes amis, je n'ai plus ma migraine, vous pouvez à présent chanter, danser tant que vous voudrez.

TOUS.

Vivat !

CHCEUR.

AIR : de S.-J. Lantz.

Pour la fête,
 Qu'on s'apprête ;
 Nous pourrons nous réjouir,
 Danser, chanter à tue-tête,
 La migraine vient de finir !
 (*Lodoiska sort avec Muscadin.*)

* Catherine, Lodoïska, Muscadin, Benoît, les autres au deuxième plan.

** Catherine, Muscadin, Lodoïska, Benoît.

SCÈNE VI.

BENOIT, CATHERINE, MICHEL. PAYSANS, puis CROCHU; employé du télégraphe.*

BENOÎT.

Allons, puisque Madame vous le permet, chantez, tremoussez-vous.

MICHEL.

Je t'invite, Catherine.

CATHERINE.

Merci... je n'ai plus envie de danser.

MICHEL.

Est-ce parce que M. Muscade n'est plus là ? Jarny, si je le tenais, le Savoyard...

CROCHU, entrant vivement, ses lunettes sur le nez.**

Qu'est-ce qui parle de Savoyard ?

MICHEL.

Eh ! c'est M. Crochu, l'employé du télégraphe...

TOUS.

Bonjour, M. Crochu !...

BENOÎT.

Quoi de nouveau, hein ? est-ce qu'il y a encore une révolution à Paris ?... ils en font toutes les semaines.

MICHEL.

Et c'est gênant pour la province... le soir, quand elle se couche, elle ne sait jamais ce qu'elle sera le lendemain !

CROCHU.

Chut !... vous savez qu'hier matin il avait passé ici un ordre, parti de Paris... j'avais parfaitement lu et parfaitement transmis ces mots : « Ordre exprès d'arrêter tous les... »

BENOÎT.

Tous les...

CROCHU.

Puis, le brouillard étant survenu, la dépêche en était restée là.

BENOÎT.

AIR : de l'Homme vert.

L' télégraphe est bon, je l' confesse,
C'est un courrier charmant et sûr,
Mais faut qu'à Paris on s'empresse
D'inventer un ciel toujours pur.

* Catherine, Michel, Benoît.

** Catherine, Michel, Crochu, Benoît.

CROCHU.

Enfin la dépêche est complète,
Elle a traversé les brouillards.

TOUS, *parlé.*

Eh bien !...

CROCHU.

L' gouvernement veut qu'on arrête
Sans pitié... tous les Savoyards !...

TOUS.

Les Savoyards !...

TOUS.

Les Savoyards !...

CATHERINE.

Quoi qu'ils ont donc pu faire, ces petits ?... on n' conspire pas en
ramonant.

BENOÎT.

Non, mais, on ramone en conspirant !... Ces Savoyards, c'est
ambitieux, ça veut toujours monter.

CROCHU.

J'ai déjà fait part de cela au garde champêtre.

MICHEL.

Eh bien ! il faut qu'il commence par empoigner Muscade.

CATHERINE.

Par exemple !

MICHEL.

Et en attendant, je vas lui mettre la main dessus. **

BENOÎT.

Tu es fou... tu oublies qu'il est avec madame Duvigneul... nous
nous contenterons de le surveiller.

MICHEL.

Je me charge de ça...

CATHERINE, *à part.*Et moi, de le prévenir. (*Bruit en dehors.*)

BENOÎT.

Quel est ce bruit ?

MICHEL.

C'est un autre Savoyard qu'on amène... il va payer pour Muscade,
celui-là.

* Crochu, deuxième plan, Catherine, Michel, Benoît.

** Catherine, Michel, Carline, le Garde, Benoît.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CARLINE *en Savoyard*, LE GARDE. *

CHCEUR.

AIR : *du Pré aux Clercs.*

Marchons, et sans lever la tête,
 Soumission à l'autorité!
 Ici, drôle! si l'on t'arrête,
 C'est au nom de la liberté!

LE GARDE.

Citoyen Benoît, je n'ai encore pu prendre et arrêter que ça.

BENOÎT.

Où as-tu trouvé ce petit vagabond?

LE GARDE.

Sur la grande route... le drôle était étendu... dans une bonne chaise de poste.

TOUS.

Une chaise de poste!

LE GARDE.

Que j'ai mise en fourrière provisoirement.

BENOÎT.

Un Savoyard qui voyage en poste, ça ne s'est jamais vu... approche un peu, suspect.

LE GARDE.

Oh! ce n'est pas fort, allez... ni lourd non plus... Je l'ai enlevé comme une plume. **

CARLINE

Oh! c'est indigne!... Le maire... où est le maire?... il doit y en avoir un ici.

BENOÎT.

C'est moi.

CARLINE.

Vous?... (*A part.*) Ce doit être un imbécile... il me laissera continuer ma route.

BENOÎT.

Viens donc un peu... Ah! ça, mais les Savoyards deviennent donc millionnaires à Paris?... habit de drap fin... beau linge... (*Carline repousse la main de Benoît.*)

MICHEL.

Tiens! il est chatouilleux celui-là.

BENOÎT.

Et quel pied!... voyez donc... nous n'avons jamais vu passer par ici;

* Catherine, Michel, Carline, le Garde, Benoît.

** Catherine, le Garde, Michel, Carline, Benoît.

de pieds comme ceux-là... Je n'hésite pas à déclarer que tu es un faux ramoneur... Conviens que tu te caches, que tu te sauves sous ce costume, conviens que tu es un grand criminel, conviens-en... bah !

CARLINE.

Mais du tout, monsieur le Maire... si j'ai les pieds trop petits, c'est la faute de ceux à qui je les dois et pas de la mienne !

MICHEL.

Oh ! il les doit !... (*Il remonte.*)

CARLINE.

Si je suis venu en poste, c'est qu'à quelques lieues d'ici, une bonne dame a eu pitié de moi et a voulu qu'on me conduisît dans sa voiture jusqu'à la frontière.

BENOÎT.

Allons donc... quel conte ! (*Bruit de voiture.*)

MICHEL.

Mais non, il a raison ce petit, entendez-vous... voilà le carrosse qui vient par ici. (*Tout le monde remonte.*)

CARLINE, à part, à l'avant-scène.

Sans doute celui qui suivait le mien avec tant d'acharnement.

BENOÎT.

Qu'est-ce que tu dis donc ?... c'est M. Duvigneul.

MICHEL.

Le propriétaire.

CARLINE, à part.

Duvigneul... je n'ai plus rien à craindre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUVIGNEUL. *

DUVIGNEUL, accourant.

Enfin... il est arrêté... il est pris... Ah ! chevalier du Rébus, mon mignon, vous voilà donc enfin !

TOUS.

Chevalier.

DUVIGNEUL.

Et j'arrive juste à temps pour...

CARLINE, bas.

Pour me protéger, mon beau seigneur.

DUVIGNEUL.

Que vois-je ? c'est elle, c'est bien elle.

* Carline, Duvigneul, les autres au deuxième plan.

CARLINE, *haut.*

Et pour assurer à monsieur le Maire que je ne suis pas ce qu'il croit... mais tout bonnement le petit Joset que vous aimiez tant à écouter quand il vous chantait : *

AIR : *des petits Savoyards.*

Une petite fillette
 Qui n'avait pas plus d'quinze ans,
 Pendant qu'on était à Vêpres
 S'enfuit de chez ses parents.
 Et aïe ! et hue ! et pousse, et v'là comme on arrive.
 Pauv'rite, où qu'vous fuyez comm' ça,
 Le loup bientôt vous croquera.
 Ramenez-cl, ramenez-là,
 La cheminée du haut en bas,
 La cheminée du haut en bas.**

DUVIGNEUL *à part.*

Oh ! pour le coup je la tiens, elle ne m'échappera pas.

MICHEL.

Eh bien ! il me plaît à moi celui-là... ça doit en être un vrai.
 (Répétant.)

La cheminée du haut en bas.

DUVIGNEUL, *à part.*

Soyons rusé... soyons perfide ! (*Haut.*) Mes amis, je connais ce jeune Savoyard et j'ai de fortes raisons pour me défier de lui... ***
 Le scélérat m'a joué un tour...

BENOÎT.

Je vois ce que c'est... il vous aura laissé fumer... (*A part.*) Il paraît qu'il ne travaille pas aussi bien que celui de Madame.

CARLINE.

Eh quoi, monsieur le Seigneur, vous refusez de me protéger ?

DUVIGNEUL.

Te protéger... du tout, je te garderai sous ma surveillance. Benoît, je réponds de ce petit Savoisien, *** je vais procéder à son interrogatoire, et en attendant de nouveaux ordres nous trouverons à employer le prisonnier chez moi...

BENOÎT.

Ou chez Madame.

DUVIGNEUL, *à part.*

Chez Madame... Diable ! et Lodoïska que j'oubliais !

* Catherine, Carline, Benoît, Duvigneul, Muscadin, les autres au 2^e plan.

* Catherine, Duvigneul, Carline, Benoît, Michel.

** Catherine, Duvigneul, Carline, Benoît, Michel, deuxième plan.

*** Catherine, Carline, Duvigneul, Benoît, Michel.

BENOÎT.

Ça suffit, Monsieur... ah... * (*Haut.*) Et l'ordre du télégraphe de saisir tous les Savoyards.

DUVIGNEUL.

J'entends qu'il soit exécuté dans toute sa rigueur ; saisissez et amenez-moi tous ceux que vous verrez revêtus de ce costume.

CARLINE, *à part.*

Oh ! maintenant je suis tranquille, Savigny doit avoir gagné la frontière.

CHŒUR.

AIR : *Vaudeville du Chemin de fer.*

Ne troublons pas un tête-à-tête,
Qui nous étonne en vérité.
Allons là-bas finir la fête,
En trinquant à l'égalité.

(Sortie.)

SCÈNE IX.

DUVIGNEUL, CARLINE. **

DUVIGNEUL.

A nous deux, ma jolie vagabonde, vous allez m'expliquer, j'espère, comment...

CARLINE.

Je ne suis pas à l'Opéra-Comique... oh ! rien de plus facile. Après avoir, dans un premier mouvement, aidé à la fuite du chevalier Muscadin, j'ai couru à ma toilette pour achever le spectacle ; mais la peur de m'être compromise.. j'ai perdu la tête, et malgré ce costume, je me suis jetée dans une voiture et je suis partie sans savoir où j'allais.

DUVIGNEUL.

Et moi qui courais après vous, croyant poursuivre ce démon incarné de Savigny.

CARLINE, *à part.*

C'était bien là ce que je voulais.

DUVIGNEUL.

On m'avait signalé un Savoyard courant la poste, ce ne pouvait être que lui, je n'avais voulu confier qu'à moi le soin de l'appréhender au corps, et ce n'était pas un voyage, c'était une voltige, je payais les guides double, triple, j'éreintais les postillons, je crevais les chevaux, je brûlais le pavé et je n'arrivais jamais à temps.

* Michel, deuxième plan, Catherine, Carline, Benoit, Duvigneul.

** Carline, Duvigneul.

CARLINE, *à part.*

AIR : *de Téniers.*

Vous poursuiviez ardemment la berline,
Où vous croyiez trouver votre agresseur ;
Si vous aviez su devant vous Carline,
Auriez-vous mis, Monsieur, la même ardeur ?

DUVIGNEUL.

Un pareil doute est vraiment une offense,
Lors, j'aurais pris pour voler nuit et jour,
Non les ailes de la vengeance,
Mais bien les ailes de l'amour.

Pour vous, Carline, j'oublierais même mon ennemi, tenez, j'avais déjà oublié ma femme.

CARLINE.

Je suis donc ici ?..

DUVIGNEUL.

Dans mon château de Fenestrelles où elle est venue s'enfermer de désespoir, en se voyant trahie par moi. Je suis sûr que la pauvre femme est dans les larmes... qu'elle dessèche, qu'elle se meurt... mais ça m'est égal... je suis un monstre, un vrai monstre... Carline... Lodoiska est belle, elle m'adore, eh ! bien, je te la sacrifie ; dis un mot et je repars avec toi pour Paris, où je noierai ma haine et mes remords dans un torrent de voluptés.

CARLINE.

Retourner à Paris ! (*A part.*) Non pas !.. et Savigny qui m'attend. (*Haut.*) Mais vous n'y pensez pas... j'ai manqué à mon directeur, j'ai manqué au public ; Barras profiterait de ce prétexte pour punir l'amie du chevalier.

DUVIGNEUL.

Je te réponds de tout arranger.

CARLINE.

Eh ! bien... écoutez : Retournez seul à Paris, faites ma paix avec mon directeur, avec Barras surtout ; quant au public... je m'en charge ; vous m'écrirez pour m'annoncer que rien ne s'oppose plus à mon retour, et le soir de ma rentrée au théâtre....

DUVIGNEUL.

Eh ! bien ?

CARLINE.

Eh ! bien, je vous permettrai de venir me féliciter dans ma loge.

DUVIGNEUL.

Voilà tout ?

CARLINE.

Ah ! M. Duvigneul, la jalousie sait donc mieux deviner que l'amour ; votre Lodoiska n'en aurait pas demandé davantage pour m'arracher les yeux.

DUVIGNEUL.

Je comprends, je crois que je comprends... tu n'aimais donc pas ce petit Savigny?

CARLINE.

Il me faisait rire, voilà tout!

DUVIGNEUL.

Pourtant tu l'as caché.

CARLINE.

Il était poursuivi, pouvais-je l'abandonner?

DUVIGNEUL.

Tu m'aurais donc caché aussi?

CARLINE.

Certainement!

DUVIGNEUL.

Dans le troisième dessous.

CARLINE, *à part.*

Et je t'y aurais laissé.

DUVIGNEUL.

Je ne te résiste plus!.. Tu es adorable, parole d'honneur!

CARLINE.

Vous allez partir!

DUVIGNEUL.

Oui.

CARLINE.

Aujourd'hui, tout à l'heure, tout de suite.

DUVIGNEUL.

Un moment... je ne peux pas te laisser ici... chez ma femme... elle m'adore cette chère Lodoïska... elle croit tout ce que je lui dis... mais lui demander de te loger chez elle. toi qui es cause qu'elle se meurt de jalousie... impossible! on vient!.. c'est Lodoïska!

CARLINE.

Je ne veux pas qu'elle me voie!.. vous partirez ce soir?

DUVIGNEUL.

Aussitôt que je t'aurai trouvé un asile.

ENSEMBLE.

AIR : *de Castilbelza.*

Entrez } là!...

J'entre }

La voilà!

Vite,

Qu'on } l'évite.

Je }

Cach } ez v } ous,

ons n }

Quittons-nous,

Fuy }^{ez} } ses regards jaloux.
 }ons }

(*Carline disparaît à gauche ; Duvigneul remonte.*)

SCÈNE X.

DUVIGNEUL, LODOISKA, MUSCADIN et CARLINE, *cachés.* *

LODOISKA, *à part.*

Impossible de cacher à mon mari la présence de M. de Savigny. Ces paysans ont déjà parlé peut-être ; mieux vaut tout lui avouer.

DUVIGNEUL, *allant à elle.*

Lodoiska.. ma chère Lodoïska.. je vous retrouve donc enfin !..

LODOISKA, *haut.*

• Vous ici, Monsieur... à Fenestrelles... où je m'étais retirée pour y pleurer votre abandon.

DUVIGNEUL, *haut.*

Que parles-tu d'abandon, Lodoïska ? mais aussitôt que j'ai su ton départ, j'ai tout quitté, tout oublié pour te suivre ; je serais venu ici à pied s'il l'avait fallu, que dis-je ! je serais venu sur les genoux, sur les mains, mais j'ai préféré prendre la poste... pour être plus tôt près de toi, ma bien-aimée, j'ai crevé deux chevaux, brisé trois essieux, j'en aurai pour pas mal d'argent, n'importe ! rien ne me coûtait... je dévorais l'espace... je n'ai même dévoré que ça depuis hier : mais quand le cœur crie, l'estomac doit se taire. J'ai eu quelques torts, je ne le nie point ; mais ces torts n'étaient qu'apparents... je te le jure sur ma caisse qui est ce que j'ai de plus cher au monde.. après toi.

LODOISKA, *minaudant.*

Ah ! je voudrais vous croire, Narcisse.

DUVIGNEUL.

Chère amie.

LODOISKA.

Je sais que les apparences sont souvent trompeuses.

DUVIGNEUL.

Après les jetons je ne connais rien de plus faux.

LODOISKA.

Je sais que les intentions les plus pures, les plus simples peuvent paraître imprudentes, coupables même.

DUVIGNEUL.

Oui, de loin c'est énorme et de près ce n'est rien du tout.

LODOISKA.

Mais vous-même, Narcisse, vous qui vous croyez mal jugé, ne se-

* Duvigneul, Lodoïska.

riez-vous pas disposé à mal juger les autres, votre femme toute la première ?

DUVIGNEUL.

Toi, Lodoïska ! toi la vertu la plus nette, la plus limpide.. la plus cristallisée!..

LODOISKA.

Ainsi vous ne douteriez jamais de moi ?

DUVIGNEUL.

Jamais !

LODOISKA.

Vous me croirez toujours ?

DUVIGNEUL.

Toujours !

LODOISKA.

Eh bien, la confiance appelle la confiance; à mon tour, je ne doute plus, Narcisse, je vous pardonne !

DUVIGNEUL, *à part, lui baisant la main.*

J'en étais sûr... (*Haut.*) Ainsi c'est bien convenu entre nous, plus de soupçons injustes.

LODOISKA.

Plus de doutes offensants !

DUVIGNEUL.

Et si j'avais à te demander une preuve de confiance, tu ne refuserais pas de me la donner ?

LODOISKA.

Non, car j'aurai peut-être moi-même une semblable demande à vous faire.

DUVIGNEUL.

Oh ! je l'accorde d'avance.

LODOISKA.

Bien vrai ?

DUVIGNEUL.

Je le jure!.. mais donnant donnant, promesse pour promesse.

LODOISKA.

Oh ! j'engage ma parole. .

DUVIGNEUL, *à part.*

Bravo !

LODOISKA.

Il s'agit de donner l'hospitalité à quelqu'un...

DUVIGNEUL.

J'ai précisément la même requête à te présenter.

LODOISKA.

A quelqu'un poursuivi injustement.

DUVIGNEUL, *continuant.*

Pour quelqu'un que tu as soupçonné bien à tort.

LODOISKA.
 J'avais tellement confiance en vous..
 DUVIGNEUL.
 Je comptais si bien sur toi..
 LODOISKA.
 Que d'avance j'ai accordé...
 DUVIGNEUL.
 Que de mon côté j'ai promis...
 LODOISKA.
 Un asile.
 DUVIGNEUL.
 Une chambre.
 LODOISKA.
 Ici.
 DUVIGNEUL.
 Chez toi.
 LODOISKA.
 Et mon protégé attend.
 DUVIGNEUL.
 Le mien attend aussi.
 LODOISKA, *montrant la droite.*
 Il est là.
 DUVIGNEUL, *montrant la gauche.*
 Tout près.
 LODOISKA.
 Je vais vous le présenter.
 DUVIGNEUL.
 Je vais vous la chercher.
 LODOISKA.
 Et vous le recevrez bien, quel qu'il soit.
 DUVIGNEUL.
 Comment donc ! de ton côté tu accueilleras la personne...
 LODOISKA.
 En amie.
 DUVIGNEUL.
 Tu es adorable !
 LODOISKA.
 Vous êtes charmant !
 DUVIGNEUL, *va au bosquet.*
 Venez, tout est arrangé !
 LODOISKA, *au bosquet, à droite.*
 Approchez, il consent à tout !

DUVIGNEUL, *amenant Carline.*

Voilà !

LODOISKA, *amenant Muscadin.*

Voilà.

CARLINE *et* DUVIGNEUL.

Muscadin !

MUSCADIN *et* LODOISKA.

Carline !

ENSEMBLE.

AIR : *Tambour, toi qui guides nos pas. (3^e acte du Val d'Andore.)*

Ah ! quelle noire perfidie,
 Quand { pour lui je me } sacrifie,
 { pour elle on se }
 Ici, sous mes regards jaloux,
 Ils s'étaient donné rendez-vous.

DUVIGNEUL, LODOISKA.

Ah ! c'est aussi trop d'insolence.
 Des deux traîtres j'aurai vengeance.
 Plus de pitié, plus de retard,
 En prison, chaque Savoyard.

CARLINE, MUSCADIN.

Adieu projets, adieu prudence,
 Je ne rêve plus que vengeance,
 Qu'on les sépare sans retard ;
 En prison chaque Savoyard.

CARLINE, *à Muscadin.*

Ainsi vous me quittez pour elle !...

LODOISKA, *à son mari.*

Carline ici !... c'est une horreur !

MUSCADIN, *à Carline.*

Mon compliment, Mademoiselle.

DUVIGNEUL.

Je suis... perdu, j'en ai bien peur !

ENSEMBLE.

Ah ! quelle noire perfidie !.. etc.

(*A la fin du morceau, Duvigneul agite une cloche ; aussitôt Benoît, Michel, Catherine et les paysans accourent.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BENOIT, MICHEL, CATHERINE, PAYSANS. *

BENOÏT.

Quel bruit ! Le feu serait-il aux cheminées... faut-il faire monter les ramoneurs... justement les voilà tous les deux !

DUVIGNEUL.

Où voyez-vous des ramoneurs, imbécile ? ces deux Savoyards sont des ennemis du Directoire.

LODOISKA.

Des traitres !

BENOÏT.

Des conspirateurs déguisés... je m'en doutais.

DUVIGNEUL.

Il faut les arrêter !

LODOISKA.

Il faut les enfermer !

DUVIGNEUL.

Ensemble !

LODOISKA.

Non pas ! séparément ! (*A Muscadin.*) Perfide !

DUVIGNEUL, à *Carline.*

Traïtesse !

CARLINE, à *Muscadin.*

Monsieur joue les Faublas !

MUSCADIN.

Et vous les grandes coquettes.

BENOÏT.

Je ne vois qu'un moyen... ce serait de les mettre en prison... oui.. mais nous n'en avons pas de prison.

CATHERINE, à *part.*

Quel bonheur !

DUVIGNEUL.

Il m'en faut une !..

LODOISKA.

Il m'en faut deux, et je les ai.

* Catherine, Duvigneul, Lodoiska, Benoît, Muscadin, les autres au 2^e plan.

CHŒUR.

ENSEMBLE.

AIR : *des Petits Savoyards.*

Il faut qu'on les punisse,
 Qu'on les mène en prison,
 S'introduire par artifice,
 Compromettre notre maison.

CARLINE et MUSCADIN.

Quel est donc ce caprice ?
 Nous mener en prison !
 Pourquoi cette injustice
 Et cette trahison ?

CARLINE et MUSCADIN.

Écoutez-nous !

CHŒUR.

Non ! non !
 Il faut qu'on les punisse,
 Qu'on les mène en prison !

CARLINE et MUSCADIN

Quel est donc ce caprice, etc.

(*On emmène Muscadin qu'on enferme dans le pavillon à droite, et Carline qu'on enferme dans celui de gauche. Les paysans sortent par le fond.*)

LODOISKA, *prenant la clef du pavillon de Carline.**

Je garde la clef de ce pavillon.

DUVIGNEUL, *prenant celle de Muscadin.*

Et moi la clef de celui-ci.

BENOÎT, *à Duvigneul.*

Ces deux malfaiteurs ne peuvent pas rester ici ; si vous le voulez, nous les mettrons chez le père de Catherine dans son pigeonnier, c'est comme un vrai donjon.

CATHERINE.

C'est ça, ** il faut les mettre là tous les deux. (*A part.*) Il y en a un qui n'y restera pas longtemps.

DUVIGNEUL.

Oui, faites préparer le pigeonnier ; faites-en une bastille, et, quand tout sera prêt, vous viendrez prendre les coupables... Allez ! (*Benoît et Catherine sortent par le fond.*)

* Catherine, Lodoïska, Benoît, Duvigneul.

** Lodoïska, Catherine, Benoît, Duvigneul.

SCÈNE XII.

DUVIGNEUL, LODOISKA. *

LODOISKA.

Carline! Carline!.. Chez moi une pareille créature! et on a supprimé le Fort-l'Évêque!

DUVIGNEUL.

Oui, mais on n'a pas supprimé Synamary; Muscadin y va faire un voyage d'agrément. **

LODOISKA, à part.

Que dit-il ?

DUVIGNEUL.

Il partira ce soir.

LODOISKA, à part.

Grand Dieu!

DUVIGNEUL.

Que faisait-il ici, Madame?

LODOISKA.

Mais... il attendait sa maîtresse... tout était convenu entre eux, c'est évident.

DUVIGNEUL.

Oui, oui, c'était lui qui venait retrouver Carline.

LODOISKA.

Oh! c'est indigne!

DUVIGNEUL.

C'est abominable!.. et j'allais la laisser ici... les laisser ensemble... mais le muscadin paiera pour tout le monde.

LODOISKA, à part.

Le malheureux! c'est à la mort qu'on l'enverrait...

DUVIGNEUL.

A quoi pensez-vous, Lodoïska?

LODOISKA.

Je pense, Monsieur, que je suis la plus infortunée des femmes, et vous le plus pervers des hommes. Si vous en voulez tant au chevalier, c'est que vous raffolez de cette Carline, que vous avez eu l'impudence de mener chez moi!.. Votre maîtresse sous le toit de votre femme. Ah! mais il y a flagrant délit... Monsieur, je ferai condamner cette fille, et vous aussi.

DUVIGNEUL, à part.

C'est vrai! Carline est déplacée ici.

* Lodoïska, Duvigneul.

** Duvigneul, Lodoïska.

LODOISKA.

C'est pour cela que j'ai voulu garder cette clef, et je ne la remettrai à personne; entendez-vous, Monsieur? à personne qu'au procureur de la République que je vais faire appeler.

DUVIGNEUL.

Lodoïska!

LODOISKA, à part.

Il a peur. (*Haut.*) Oh! ne me parlez pas pour elle, Monsieur; rien que de songer à cette créature, à votre indigne amour... mes nerfs se crispent, la respiration me manque... Ah!

DUVIGNEUL.

Lodoïska!...

LODOISKA.

Oh! j'étouffe! je meurs! (*Elle se laisse tomber sur la chaise de droite.*)

DUVIGNEUL.

Oh! mon Dieu! elle se trouve mal!.. Du secours!.. Je ne peux pas la laisser dans cet état-là... Quelle idée!.. oh! elle est infernale, mais elle est bien bonne!.. Si je profitais de cet évanouissement pour prendre la clef qu'elle a mise là. (*Il indique la poche de Lodoïska.*)

LODOISKA.

La clef du pavillon est dans sa poche gauche...

DUVIGNEUL.

Il me faut cette clef. (*Se rapprochant et se mettant presque à genoux.*) Tiens, ma bonne, voilà mon flacon... respire-le... respire-le... (*Pendant que de la main gauche il donne le flacon à sa femme, de la main droite il prend la clef dans sa poche; quand il l'a saisie, il se retourne vivement en scène avec joie.*) La voilà! (*A peine s'est-il retourné que Lodoïska glisse vivement la main dans la poche de Duvigneul et en tire, à son tour, une clef.*)

LODOISKA.

Je la tiens!

DUVIGNEUL, se retournant.

Eh bien! ça va mieux, chère amie, ça va mieux?

LODOISKA, revenant à elle.

Où suis-je?

DUVIGNEUL.

Dans les bras de Narcisse, de ton petit Nanar.

LODOISKA.

Oh! laissez-moi, Monsieur... laissez-moi!

DUVIGNEUL, à part.

Si elle reste là, elle me gênera beaucoup.

LODOISKA, à part et se levant.

Il faut l'éloigner d'ici!

DUVIGNEUL.

Elle s'en va !

LODOISKA.

Je suis si faible que je ne pourrais rentrer au château sans appui... je vous permets de me donner votre bras. *

DUVIGNEUL.

A merveille !

LODOISKA, à part.

Je reviendrai.

DUVIGNEUL.

Je reviendrai.

ENSEMBLE.

AIR : de la *Périchole*.

DUVIGNEUL.

Le repos, ma chère,
Seul vous calmera ;
Et demain, j'espère,
Tout s'expliquera.

LODOISKA.

Allons, ma colère
A faibli déjà ;
Muscadin, j'espère,
Ce soir partira.

(Ils sortent à droite.)

SCÈNE XIII.

MUSCADIN, puis CARLINE. **

MUSCADIN, paraissant au haut de la cheminée du pavillon.

Personne !.. J'espère que Carline se sera souvenue comme moi de la scène des deux petits Savoyards... Par malheur, il n'y a pas ici, comme au théâtre, d'échelle dans la cheminée... elle aura de la peine à monter... N'importe ! à tout prix, il faut sortir d'ici. Elle ne vient pas, elle boude... Ah ! ce n'est pas le moment. Carline, chère Carline, écoutez-moi... Youp !

CARLINE, en haut de la cheminée.

Youp !.. qui m'appelle ? *(Elle répète le petit cri des Savoyards.)*
Vous voilà donc, mauvais sujet.

MUSCADIN.

Mauvais sujet !.. je vous assure, chère amie, que le vrai Joseph n'était pas plus innocent que moi !.. Mais vous, ne me devez-vous pas

* Lodoyska, Duvigneul.

* Carline, Michel.

l'explication du Duvigneul ? Au surplus, je ne vous la demande pas à présent... Ah ! ça, nous sommes montés, c'est très-bien ; maintenant il s'agit de descendre et bien vite !

CARLINE.

Oh ! je ne pourrai jamais !

MUSCADIN.

Ne crains rien... je vais t'aider.

CARLINE, *effrayée.*

Attends !

MUSCADIN.

Allons... Qu'y a-t-il ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DALAYRAC.

DALAYRAC, *au dehors.*

Faites souffler vos chevaux, postillon, je veux m'arrêter ici, pour y prendre des renseignements.

CARLINE.

Quelqu'un vient, cache-toi !

SAVIGNY.

Cachons-nous. (*Ils rentrent tous deux dans la cheminée.*)

DALAYRAC, *entrant en scène.*

Ah ! quelle course ! quand on n'a pas l'habitude des voyages... et que d'événements à Paris !.. Conçoit-on ce tyran de Barras !.. me rendre responsable de l'escapade de Carline !.. — Courez sur ses traces, monsieur le musicien, et ramenez-la morte ou vive. — Et au moment où je rentrais chez moi pour faire mes préparatifs, je remarque dans la ville un mouvement inaccoutumé... un Clichien mystérieux m'accoste sur la terrasse des Feuillants. — Vous allez à la poursuite de Carline, me dit-il, elle a sans doute rejoint Savigny... si vous êtes son ami, remettez-lui cette lettre...

SAVIGNY, *reparaissant sur la cheminée.*

Diable d'importun !

DALAYRAC.

J'allais lui répondre, mais on me lance dans une voiture, et, depuis Paris, nous courons ventre-à-terre.

CARLINE, *reparaissant aussi.*

Ah ! je n'en puis plus !.. maudite cheminée !

DALAYRAC.

Charger un musicien d'une mission aussi diplomatique !.. Où et quand pourrai-je rejoindre mes fugitifs ? (*Carline et Savigny se sont fait des signes.*)

SAVIGNY, *bas*.

Mais si !.. mais si !.. c'est lui !..

CARLINE *et* SAVIGNY, *bas*.

C'est Dalayrac !

DALAYRAC.

AIR : *Une Petite Fillette.*

En ces lieux faut-il attendre ?...
Faut-il poursuivre mes pas ?
Hélas ! s'il pouvait m'entendre !...

SAVIGNY, *à part*.

Je conçois son embarras.

CARLINE *et* SAVIGNY.

Eh ! aye ! eh ! hue !.. (*bis*)

Eh ! aye ! eh ! pousse.

V'là comme on arrive.

DALAYRAC, *sans les voir*.

Est-ce un rêve ?.. ma musique !.. ici !.. dans ce pays perdu !.. Par quel miracle ?

SAVIGNY *et* CARLINE, *ensemble*.

Pauvrette, si nous restons-là,
Le loup, bientôt, nous croquera !

DALAYRAC.

Mais, je connais cette voix. (*Les reconnaissant.*) Ah !.. Carline !.. Savigny ! où suis-je donc ?..

SAVIGNY.

A la Comédie-Italienne...

CARLINE.

Scène VIII^e des *Petits Savoyards*.

CARLINE *et* SAVIGNY.

Ramenez-ci, ramenez-là
La chemina du haut en bas, etc.

(*Savigny commence à descendre de la cheminée.*)

DALAYRAC.

Mais, prenez donc garde, vous allez vous casser le cou !

SAVIGNY.

Bah ! ne craignez rien ! (*Apercevant Catherine.*) Tenez, on vient à nous ! (*Appelant.*) Catherine ! Catherine !.. (*Catherine accourt avec une échelle.*)

CARLINE, *à Savigny*.

Comment ! vous avez déjà des intelligences dans le pays ?

CATHERINE, *effrayée.*

Ne descendez pas ainsi! vous allez vous blesser!.. tenez, voilà...
(*Elle tient l'échelle. Savigny saute à terre et embrasse Catherine, à travers les barreaux de l'échelle.*)

SAVIGNY.

Merci, mon enfant. (*Il prend l'échelle.*)

CARLINE, *à part.*

Oh! le petit effronté!

CATHERINE.

J'aurais pu venir sans mon échelle, alors.

SAVIGNY.

Ce sera pour mon camarade. (*Catherine sort en emportant l'échelle.*)

DALAYRAC, *à Carline, pendant qu'elle descend.*

Ah! Carline! qu'avez-vous fait!.. et comment apaiser la colère de Barras

SAVIGNY.

Barras se calmera... mais avant tout expliquez-moi donc...*

CARLINE.

Oui! parlez vite! je meurs d'inquiétude!

DALAYRAC.

Apprenez qu'il se passe, à Paris, des choses extraordinaires... J'ignore ce que c'est...

SAVIGNY.

Et moi je m'en doute.

DALAYRAC.

Cette lettre vous en dira peut-être davantage.

SAVIGNY, *la prenant.*

Donnez, donnez!.. (*Il lit.*) « Cher lieutenant... » Moi, lieutenant! (*Lisant.*) « César hésita en passant le Rubicon... Cromwel en fermant le Parlement... Bonaparte s'est décidé en faisant marcher ses grenadiers sur le conseil des Cinq-Cents... » (*S'interrompant.*) Ah! je comprends!.. il faut que je retourne à Paris avant la nouvelle officielle.

CARLINE.

On vient!.. Alerte!.. alerte! (*Ils se cachent. Dalayrac et Carline à gauche; Savigny à droite, premier plan.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUVIGNEUL, puis LODOISKA.

DUVIGNEUL, *entrant par la droite.*

Ma femme est rentrée chez elle, elle m'avait recommandé d'aller

* Savigny, Dalayrac, Carline.

moi-même chercher le médecin ; mais elle va mieux et je puis commencer par délivrer Carline. (*Il ouvre la porte et entre dans le pavillon à gauche. Muscadin, qui l'a suivi pas à pas, tourne la clef dans la serrure.*)

MUSCADIN.

A présent, sauvons-nous !... (*Apercevant Lodoïska.*) Oh ! Lodoïska !... (*Ils se cachent tous trois à gauche.*)

LODOÏSKA, *entrant par la droite et se croyant seule.*

M. Duvigneul est allé chercher le docteur, j'ai le temps de délivrer ce pauvre chevalier. (*Elle entre dans le pavillon de droite. Carline, qui l'a suivie, tourne la clef ainsi que Savigny.*)

CARLINE.

Il n'y a plus personne !... Sauve qui peut !... (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE XVI.

DUVIGNEUL, LODOÏSKA, *enfermés*, BENOÏT, MICHEL *et DEUX AUTRES PAYSANS, entrant par la gauche.*

AIR : *Avançons en silence.*

J'avons en diligence,
Arrangé la prison,
Maintenant de la prudence,
Craignons la trahison.

BENOÏT. *

Tu as ta fourche, Michel... moi, j'ai pris ma sarbacane. Il s'agit de prévenir M. et Mme Duvigneul.

MICHEL.

C'est inutile, ils ont mis les clefs sur les portes, il n'y a plus qu'à pêcher les goujons... je me charge de pincer Muscade.

BENOÏT, *à un paysan.*

Tu amèneras l'autre par les oreilles. (*Michel et le paysan entrent dans les pavillons.*) Voilà un empressement qui flattera M. et Mme Duvigneul. (*On entend donner deux soufflets dans les pavillons.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

DUVIGNEUL.

Butor !

LODOÏSKA.

Insolent ! (*Ils sortent tous deux.*)

DUVIGNEUL.

Lodoïska !

LODOÏSKA.

Mon mari ! **

MICHEL, *à part.*

Jarni ! moi qui croyais pincer Muscade !...

* Benoît, Michel.

** Benoît, Michel. deuxième plan, Duvigneul, Lodoïska.

DUVIGNEUL.

Vous n'êtes donc plus malade ?

LODOISKA.

J'ai bien fait de guérir sans attendre le médecin.

BENOÎT.

Et les prisonniers ?

DUVIGNEUL.

Partis ! envolés !

BENOÎT.

Vous les avez mis sous clef.

DUVIGNEUL.

Et ils m'ont enfermé.

LODOISKA, *riant*.

Je reconnais là le petit chevalier... Ah ! ah ! ah ! enfermer ses geôliers... Ah ! ah ! ah !

DUVIGNEUL.

Vous riez.

BENOÎT.

Le fait est que c'est drôle. Ah ! ah ! (*Il rit, Michel et les paysans rient.*)

DUVIGNEUL.

Imbécile ! au lieu de me rire au nez, donnez des ordres, courez vous-même, qu'on les poursuive, qu'on les ramène ! je veux Muscadin, mort ou vif.

CHŒUR.

AIR : du Turc pris dans une porte.

Déployons tout notre zèle,
Tous deux qu'ils tremblent d'effroi !
Aujourd'hui, dans Fenestrelle,
Que force reste à la loi !

BENOÎT.

La cage est prête, il ne manque plus que les oiseaux... Allez, vous autres, courez, courez donc ! (*Ils sortent.*)

LODOISKA.

Oh ! le chevalier ne se laissera pas reprendre.

DUVIGNEUL.

Plus de doute ! c'est vous qui l'avez délivré !

LODOISKA.

Moi ! allons donc ! vous aviez la clef du pavillon.

DUVIGNEUL.

Je l'ai même encore. (*Il se fouille.*) Mais non, je ne l'ai plus... vous m'expliquerez...

LODOISKA.

Comment, vous l'avez perdue ?... très-volontiers, quand vous

m'aurez appris comment la mienne m'a été surprise... Ah! vous vous taisez! Eh bien, je serai plus franche que vous... quand presque mourante je vous ai vu me voler cette clef, alors l'indignation m'a rendu assez de force pour m'emparer de la vôtre. Quand vous m'avez sournoisement quittée, je vous ai suivi, vous entriez là, je suis entrée ici; ce que vous alliez faire là!...

DUVIGNEUL.

Eh! bien?

LODOISKA.

Eh! ma foi! je crois que...

DUVIGNEUL, *exaspéré.*

Silence, femme sans vergogne!... je vous ferai enfermer!... je ferai enfermer Carline!... je ferai exporter Muscadin dans les climats les plus malsains!

VOIX, *en dehors.*

Vive le général Bonaparte! (*Coups de fusil et branle de cloches.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BENOIT, MICHEL, PAYSANS, PAYSANNES, puis SAVIGNY *en costume d'officier des Guides.*

CHŒUR.

AIR : *de la Valse des Statues.*

Plus de haine,
De chagrin ou de peine,
La concorde,
Succède à la discorde ;
Espérance,
Confiance,
Entre nous
Plus de soupçons jaloux!

TOUS.

Vive le général Bonaparte!

DUVIGNEUL.

Pourquoi ce bruit?... ces cris?... s'agit-il de quelque nouveau triomphe du Directoire?

SAVIGNY, *paraît au fond; il est suivi par Dalayrac et Carline.*

Le Directoire n'existe plus!

DUVIGNEUL.

Ça n'est pas vrai!

SAVIGNY.

Le héros de l'Égypte, le général Bonaparte a mis le Directoire à la porte, par la fenêtre... il est nommé consul... et moi lieutenant dans ses Guides.

DUVIGNEUL, *criant.*

Ça n'est pas vrai, ça ne peut pas être vrai !

SAVIGNY.

Lisez vous-même la dépêche télégraphique qui vient d'arriver il y a quelques minutes. *

DUVIGNEUL, *prenant le papier.*

Voyons donc, voyons donc... *(Il lit.)* « La nation a confié ses destinées au vainqueur d'Arcole et des Pyramides, à l'idole du peuple et de l'armée... il accourt escorté du dieu de la gloire et de la fortune... Paris, 18 brumaire, l'an VII. »

SAVIGNY.

L'an 7 les tuera !... Que vous avais-je dit, citoyen Duvigneul ?

DUVIGNEUL.

Je suis anéanti.

BENOÎT.

Eh ! ben !... et la liberté, le télégraphe n'en parle donc pas ?

DALAYRAC.

Interrompu par le brouillard, monsieur le Maire.

DUVIGNEUL.

Après tout... c'est un homme de talent que ce petit Bonaparte ! Ma foi !... vive le général Bonaparte ! *(A part.)* puisqu'il est debout.

TOUS.

Vive le général Bonaparte !

MUSCADIN.

Je n'attendais pas moins de votre noble caractère, citoyen.

DUVIGNEUL.

Monsieur, il n'y a que les bornes qui ne changent pas d'opinion.

MUSCADIN.

Monsieur Duvigneul, je suis assez bien avec le général, je tâcherai qu'on n'examine pas de trop près vos comptes. *(Bas.)* Pour l'amour de vous, Lodoïska. *(Haut à Lodoïska.)* Comptez, Madame, sur ma reconnaissance.

LODOÏSKA.

Petit hypocrite.

CARLINE.

Et moi, Monsieur ?

MUSCADIN.

Toi, Carline, sur ma fidélité... ma petite parole d'honneur.

CARLINE.

Hum ! la bonne promesse !... Allons, mon cher Dalayrac, courons faire ma paix avec le public... La Comédie-Italienne me réclame, je veux rentrer demain soir.

* Dalayrac, Catherine, Duvigneul, Savigny, Lodoïska, Benoît.

MUSCADIN, *frappant sur l'épaule de Dalayrac.*
 Et par les Petits-Savoyards.

CHŒUR.

AIR : *précédent.*

CHŒUR FINAL

Plus de haine,
 De chagrin ou de peine,
 La concorde
 Succède à la discorde ;
 Espérance,
 Confiance,
 Entre nous
 Plus de soupçons jaloux.

SAVIGNY, *au public.*

AIR : *De son petit chapeau.*

Pour plaire
 Au dénouement
 De cette œuvre légère,
 Qu'inventer et que faire ?
 C'était embarrassant.
 Par bonheur
 Pour l'auteur,
 Qui tremblait à l'avance,
 Un nom
 Napoléon
 Lui vint en assistance...
 Ce nom sauva la France aux grands jours du danger :
 Il saura, je l'espère, encor nous protéger.

REPRISE DU CHŒUR.

Plus de haine, etc.

FIN.

Bayerische
 Staatsbibliothek
 München